

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

L'éloge du Bon Gros Roi ou le Bouclier de la Chrétienté
 Quand les civils font la guerre
 Notre politique coloniale
 Grand-Bourg
 Lettre persane sur les scandales de ce temps
 René Béhaine
 Un romancier de l'Esprit
 Etudes de psychologie religieuse

Paul CAZIN
 Robert POULET
 Octave LOUWERS
 Omer ENGLEBERT
 Fernand DESONAY
 Maximilien VOX
 Jean-Germain TRICOT
 Octave LEMARIE

Les idées et les faits : Chronique des idées : Erasme anti-chrétien? Mgr J. Schyrgens.

L'éloge du Bon Gros Roi

ou

le Bouclier de la Chrétienté⁽¹⁾

Votre capitale de Belgique vient de célébrer, Mesdames et Messieurs, le deux cent cinquantième anniversaire de la victoire du 12 septembre 1683, qui délivra de la tyrannie ottomane, non seulement Vienne et l'empire allemand, mais toute notre civilisation européenne.

Invité par mes amis des *Cahiers mosans* à venir vous parler aujourd'hui, j'ai pensé qu'il plairait aussi au public liégeois d'entendre louer l'illustre Jean Sobieski, le bon gros roi, sauveur de la chrétienté, et de contribuer à resserrer, par cette petite manifestation, la triple amicale que forment la Pologne, la Belgique et la France.

Un tableau bien connu d'Emile Wauters, au Musée Moderne de Bruxelles, a popularisé chez vous le mémorable événement. D'obligeants amis viennent de me communiquer certains détails de votre histoire locale qui la montrent rattachée à cette lointaine et splendide histoire. Les archives de Villers-Évêque rappellent, paraît-il qu'en 1690, quatre soldats belges : Guillaume et Gilles Jacquemin, François Hossset et Libert Collard, originaires de ce petit village de 500 âmes, moururent en se battant contre les Turcs, sous les drapeaux de Sobieski. La famille même du roi de Pologne habita votre pays. Sa fille, Thérèse-Cunégonde, épousait en 1694 Maximilien-Emanuel, Électeur de Bavière, qui exerça à Bruxelles les fonctions de gouverneur général, au nom de Charles II d'Espagne. Cette princesse polonaise y mit au monde une fille, puis, en 1697, un fils, Charles-Albert, qui succéda à son père dans l'Électorat et devint l'éphémère empereur Charles VIII.

Dans toute l'histoire de l'ancienne République — nous dit l'éminent historien Halecki, à la science duquel je ferai de fréquents emprunts — il n'y a pas de nom plus populaire en Pologne, plus connu à l'étranger, que celui de Sobieski. Et le prestige traditionnel qui n'a cessé d'entourer sa mémoire se justifie à la lumière des dernières recherches critiques.

Lorsque, voilà deux cent cinquante ans, la nouvelle de la victoire

des armées chrétiennes se répandit à travers l'Europe, elle ne s'arrêta pas aux frontières de notre monde : elle pénétra jusqu'à l'Asie, à l'Afrique et à l'Amérique. Le nom de Sobieski, inséparable de cet exploit, fut célébré dans des centaines de poésies et de gazettes. On vit son profit sur les médailles commémoratives, à côté de celui de l'empereur Léopold, représenté là par raison d'État, et du grand pape Innocent XI, instigateur, de la croisade. On peut dire sans métaphore que sa gloire monta jusqu'aux astres et fut inscrite dans le ciel, puisque le célèbre astronome de Dantzic, Hevelius, donna à une constellation le nom de « Bouclier de Sobieski ».

Elle alla, cette gloire, jusqu'au fond de notre Auvergne. Il y avait alors, au Puy-en-Velay, un évêque, Armand de Béthune, dont le frère, François, ambassadeur de France en Pologne était marié à une sœur de Marie-Casimire, femme de Sobieski. Le palais épiscopal de Monistrol-sur-Loire devint le centre d'un véritable culte du héros polonais. Des fêtes grandioses y furent données lors de son avènement au trône en 1674. Toute une salle, dite « chambre du roy de Pologne », était ornée de ses portraits et de ses souvenirs. L'évêque protégeait un sculpteur vellave, Pierre Vanneau, auquel il commanda l'exécution d'un monument commémoratif dont il ne reste plus aujourd'hui que des fragments dispersés. Il écrivit au roi, à ce sujet, une lettre latine que je vais vous traduire d'après le texte polonais que j'en ai lu, ces temps, dans un grand quotidien de Varsovie, et qui est un témoignage bien curieux de l'enthousiasme que suscitait alors le vainqueur de Vienne. Si l'Église ne le plaçait pas sur les autels, il n'en était pas très loin.

« Désirant perpétuer la mémoire de vos mérites, nous avons décidé de placer dans neuf sanctuaires de notre diocèse l'effigie de Votre Majesté, foulant sous les sabots de son cheval l'ennemi de la religion chrétienne, afin que prêtres et fidèles aient constamment sous les yeux l'image d'un aussi grand monarque et le recommandent à Dieu dans leurs prières. Nous avons préparé dans notre église-cathédrale l'érection d'un monument en votre

(1) Conférence donnée à Liège, sous les auspices des « Cahiers Mosans », salle du Mont-Saint-Martin, chez M^{me} la princesse Mestchersky, le 15 décembre 1933, pour le 250^e anniversaire de la victoire de Vienne.

honneur. Et une espérance bercera les années de notre vieillesse, c'est que quand viendra l'heure de fermer nos yeux pour l'éternel sommeil, notre cœur sera déposé au pied de ce monument et reposera comme dans le sein de votre gloire. Nos os, dans le silence de la tombe, répéteront aux siècles à venir que Dieu, dans sa miséricorde, a envoyé un sauveur à ses peuples.

Il faut tenir compte du style emphatique de l'époque. Mais cette lettre nous fait comprendre l'immense soulagement de l'Europe, délivrée du cauchemar turc, l'angoisse affreuse qui devait l'étreindre devant le péril d'une invasion barbare...

Pensons que la même menace s'est renouvelée, de nos jours, avec les hordes bolchéviques, contre lesquelles la Pologne moderne, aidée de la France, s'est de nouveau dressée. Et pensons au caractère de ces vieilles guerres de Pologne, nobles guerres de l'honneur et du droit, guerres défensives et protectrices, si différentes de ces luttes fratricides, inspirées par les folies de l'orgueil ou les bassesses de la cupidité, dont si peu de nations chrétiennes ont su demeurer innocentes. Certes, elle eut la tête un peu folle, la Sérénissime République, mais que ses mains sont restées propres, et que son épée était belle!

La même auréole de gloire entoura, plus de cent ans, la tête de Sobieski. Un Charles XII pleura sur la tombe du héros et le déclara le plus grand capitaine de son temps. Ce ne fut qu'au cours du siècle dernier que des voix réticentes s'élevèrent, sous l'influence des Allemands qui avaient tant d'intérêt à décrier les Polonais.

Même nos historiens français d'avant-guerre, à l'époque de l'alliance franco-russe, ne rendaient pas pleinement justice à Sobieski. Ils parlaient assez souvent de la Pologne sur le ton maussade que l'on prend vis-à-vis des causes jugées perdues. Le souci de voir les choses en noir les poussaient jusqu'au dénigrement. Je vais vous l'expliquer en ce qui concerne la bataille de Vienne.

Mais dois-je vous infliger, Mesdames et Messieurs, un cours d'histoire? On travaille à Liège toute la journée, je suppose, et l'on ne serait pas fâché de se distraire le soir. Le public des conférences préfère des anecdotes à un exposé doctoral. C'est bien son droit. Il me semble cependant voir à vos physionomies que vous êtes capables d'écouter non seulement des histoires, mais de l'Histoire. C'est une histoire que je vais vous conter à grands traits. Celle d'un héros dont la figure pittoresque et le destin émouvant vous paieront, je l'espère, de votre obligeante attention.

* * *

Jean Sobieski n'était pas de souche royale. Il provenait d'une vieille noblesse militaire d'une lignée de héros dont la plupart avaient péri en défendant leur pays contre les Moscovites, les Turcs et les Tartares.

Né à Olesko, aux environs de Lwow, en 1629, il put lire, dans sa jeunesse, sur les tombes de ses ancêtres, l'inscription latine qui appelait un vengeur — *ex ossibus ultor* — et toucher, dans les salles d'armes du château paternel, les cuirasses et les cottes de mailles, noircies de sang.

Tout jeune, il montra un caractère éveillé et mutin. On l'envoya aux études à Saint-Anne de Cracovie, puis, suivant l'usage des magnats de son temps, en voyage d'instruction à travers l'Allemagne, la France, l'Angleterre et les Pays-Bas. En France, il aurait, dit-on, servi dans les mousquetaires. C'était déjà la minorité de Louis XIV. Mais on aurait plaisir à voir le bon Sobieski camarade de Porthos et de d'Artagnan.

Quand il revient, en 1647, la Pologne, aux prises avec les Cosaques, entre dans une période de cinquante ans de luttes ininterrompues. Son frère aîné, Marc, étant mort, le patrimoine familial lui est dévolu en 1652. Il mène alors, entre les combats, la vie de luxe et de plaisirs des gentilshommes de son rang. Plein de goût

pour les arts et la littérature, très sensible aux charmes féminins, il est une figure représentative de cette Pologne des rois Vasa et des reines françaises, ferrailleuse et galante, disert et factieuse, qui rappelle tant notre France de la Fronde.

Jean Sobieski avait pris part, en 1654, à une légation polonaise auprès de la Sublime Porte, qui lui permit de voir sur son trône le Grand Turc, le Grand Seigneur, avec lequel il devait plus tard, se mesurer; il avait déjà commandé, en 1660, de grosses unités contre les Cosaques et les Moscovites, lorsqu'éclata la sédition de Lubomirski. La Pologne se divisa en deux camps adverses. Troupes royales et confédérées sont aux prises. Révolution tragi-comique, dont un chroniqueur contemporain nous dit en termes savoureux: « Le roi partit pour cette campagne, avec la reine Sa Majesté, les dames d'honneur et toute la Cour. Il convenait qu'il y eût des dames, car c'était moins une guerre qu'une farandole. Nous pourchassions l'ennemi d'un point à l'autre, sans vouloir l'atteindre, et il fuyait devant nous, sans grand souci de nous échapper. »

Nombre de magnats, restés fidèles au roi Jean-Casimir, approuvaient secrètement la révolte. Le loyalisme de Sobieski tint, dit-on, aux beaux yeux d'une femme qui devait jouer un grand rôle dans sa vie: une Française, Marie-Casimire de La Grange d'Arquien, demoiselle d'atour de la reine, Française elle aussi, Marie-Louise de Gonzague.

Des amours de Sobieski et de Marie-Casimire on peut parler sur plus d'un ton. Mais elles planent bien haut, croyez-le, au-dessus des vulgarités de la chronique scandaleuse. Ce beau roman historique, transmis à la postérité par un roi épistolier, rappelle beaucoup plus *Tristan et Yseult*, *Roméo et Juliette*, qu'*Hamilton* ou *Talleyrand des Réaux*. Il a le rayonnement des « chevaleries » et toutes la grâce des vieilles légendes.

La politique sépara d'abord cruellement les deux jeunes gens: Marie-Casimire fut mariée d'office à un Zamoyski, magnat très riche, mari peu gênant, qui, pour le bonheur de tous, mourut d'avoir trop bu, en 1665. Ils purent couronner leur flamme.

On a reproché à Sobieski son excessive soumission à sa femme. Le professeur Forst de Battaglia nous assure qu'en définitive cette influence lui fut salutaire. Ce couple royal, qui s'aima si éperdument et si fidèlement, donne un exemple rare à « son monde » et précieux à toute classe sociale. Il faut louer, Mesdames, cette femme de roi qui aida si bien son homme à faire son métier de roi. Que chacune de vous en fasse autant!

Au cours de la guerre civile, Sobieski, nommé grand Maréchal de la Couronne, était devenu le favori de la noblesse, le dieu de l'armée et l'un des facteurs décisifs de la politique polonaise.

Le roi Jean-Casimir ayant abdiqué en 1668, le trône électif passa à un incapable, Michel Korybut Wisniowiecki. C'est durant ce règne que notre héros acquit son plus beau titre de gloire militaire, moins connu cependant que son triomphe de Vienne, par une campagne d'Ukraine contre les Turcs, que les spécialistes comparent à celle de Napoléon en 1814. Aussi, dès la vacance du trône, soutenu par la majorité des nobles et une fraction importante de l'opinion française, en tête de laquelle se trouvait la marquise de Sévigné, figura-t-il au premier rang des prétendants. Il l'emporta sur le duc de Lorraine et le margrave de Neubourg, et fut élu le 18 mai 1674.

Le couronnement n'eut lieu que deux ans plus tard. Sobieski n'avait pas le temps. Il continuait à se battre.

Au début de son règne, toute sa politique fut orientée vers l'Ouest. La France, qui avait tout intérêt à réconcilier Polonais et Turcs pour les tourner contre l'empereur d'Allemagne, mettait les complications européennes à profit afin d'attirer à elle le roi de Pologne, en lui faisant espérer une extension de territoire au sud des Carpathes et la conquête de la Prusse sur les Hohenzollern. Pendant cinq ans Varsovie soutint les insurrections hongroises

contre Vienne et prépara, avec les Suédois, une attaque contre le Grand Electeur.

Un revirement étonnant se produit. Le roi de Pologne rompt avec ses anciens alliés, sacrifie les avantages territoriaux qu'il envisageait et même l'accroissement de puissance qu'aurait rapporté à sa maison la Hongrie, donnée à son fils. Il cède aux instances du nonce papal qui travaillait à réaliser contre les Turcs l'unité du front chrétien.

La journée de Vienne tient une place si considérable dans l'histoire universelle, qu'il vaut la peine de se rendre compte des raisons complexes qui déterminèrent cette orientation inattendue. Une charge de cavalerie est une fort belle chose à décrire, mais vous prendrez, je crois, plus d'intérêts au problème de conscience d'un grand roi.

Ce changement d'attitude s'explique par sa clairvoyance d'homme d'État et la profonde connaissance qu'il avait de sa nation.

Ses plans primitifs n'auraient pu réussir que s'ils avaient été soutenus sans réserve par Louis XIV. Or le roi de France n'arriva jamais à assurer à la Pologne cette sécurité, du côté des Turcs, qui était indispensable à une action de grande envergure aux bords de la Baltique. Le danger musulman continuait à primer tous les autres.

Sobieski n'ignorait pas combien il pouvait devenir inquiétant, dans l'avenir, du côté des Hohenzollern. Mais le Grand Electeur réussit à s'allier lui-même avec Louis XIV et trouva des diplomates français qui l'aiderent à soutenir en Pologne l'opposition dirigée contre le roi. Cette opposition était composée surtout de magnats, partisans de l'Autriche, jaloux de l'élévation de Sobieski et qui, dès le début, lui avaient créé des difficultés innombrables, en paralysant le travail des diètes.

Sobieski savait également que si une alliance avec l'Autriche satisfaisait les partisans des Habsbourg, elle susciterait une nouvelle opposition de la part des partisans de la France. Mais il pensait surtout à se gagner la susceptibilité de la noblesse, à rallumer l'enthousiasme national qui avait décidé de son élection. Une guerre contre la Prusse aurait eu au moins des apparences d'agression et de conquête, elle n'aurait pas groupé autour du roi la nation entière qui se doutait à peine des intrigues diplomatiques de Berlin. Par contre, tout gentilhomme polonais comprenait quelle situation humiliante et dangereuse créait à sa patrie l'invasion musulmane.

L'adhésion de la diète de Varsovie au traité d'alliance avec l'Empereur coûta néanmoins beaucoup de peine. On l'acheta à la mode du temps; on y mit, paraît-il, 60,000 florins, somme minime auprès de celles que dépensait la France pour soutenir ses partisans.

On ne peut dire non plus que l'Autriche ait payé très cher le secours polonais. L'Empereur promit une subvention de 1 million 200,000 florins; or l'équipement et la solde de l'armée polonaise en coûtèrent plus de 30 millions.

Ce fut, en définitive, l'enthousiasme patriotique et religieux que le roi sut infuser à son peuple qui l'emporta.

Le 7 juillet 1683 les Turcs étaient devant Vienne. Le 31, Sobieski faisait sa jonction avec Charles de Lorraine, commandant des troupes impériales. Il a raconté dans ses lettres comment ils collaborèrent et quelle sympathie immédiate les unit. Le bon duc buvait moins que le roi. Il se laissa entraîner et devint si enthousiaste qu'il voulut donner à la Pologne la plus grande marque d'amour qu'on puisse lui donner: apprendre sa terrible langue. Il apprit au moins que « père » se dit « ojciec » et c'est ainsi qu'il se plaisait à nommer sans cesse le bon roi.

Vous savez que les bons rapports entre Impériaux et Polonais durèrent peu. Le partage des dépouilles, l'indiscipline des troupes polonaises, la jalousie de la Cour de Vienne, la morgue de l'Empe-

reur, la tyrannie de l'étiquette donnèrent lieu à des dissensions qui ternirent tristement ce beau triomphe. Les deux souverains se rencontrèrent à cheval, se surveillant des yeux pour bien mettre en même temps la main à leur chapeau. Le nonce Bonvisi dut s'entremettre pour que l'on se séparât sans éclat fâcheux.

Mais enfin, l'armée ottomane était en fuite et un dernier rayon de gloire dorait le crépuscule de la vieille République. On a voulu voir dans cette campagne un acte de générosité inutile, sinon dangereuse dans ses conséquences, puisqu'elle servait les intérêts d'une puissance qui devait concourir à démembrer la Pologne. Or, nous savons que la décision de Sobieski, toute généreuse qu'elle était, se justifiait par l'intérêt, mobile souverain de toute politique: la chute de Vienne eût entraîné celle de la Pologne, l'aurait réduite sous un joug plus dur que celui des États chrétiens.

Et, indépendamment de ses avantages immédiats, la victoire de 1683 eut une portée morale durable. Elle rappelait le rôle traditionnel de la Pologne dans l'histoire de l'Europe; elle montrait que, malgré ses faiblesses, la République en demeurait capable, et devenait un souvenir symbolique dont le prix allait augmenter avec les malheurs qui devaient fondre sur le pays.

Quelles impressions cette guerre fameuse fit sur les contemporains? Vous aimerez à l'apprendre d'eux-mêmes. Voici ce que nous en disent les *Mémoires* de Jean-Chrystostôme Pasek. Les combattants de 1914, qui ont connu les 420, les *Minenwerfer* et les gaz asphyxiants, diront à leur tour ce qu'ils en pensent:

« Il y avait, dans Vienne, une garnison nombreuse, des boulets et de la poudre en abondance, des vivres en suffisance; mais que faire avec tout cela contre les inventions modernes? La guerre n'était pas la même dans les temps où l'on se lançait à la tête des cailloux et des gourdins, et où l'on battait les murailles à coups de bélier. Aujourd'hui, grenades et bombes font pleuvoir leur mitraille. Des pièces formidables vomissent des nuées de boulets, lancent des pluies de feu qui traversent cuirasses, peaux d'élan, pénètrent jusqu'aux os et trouent la chair comme un foret. Ces feux répandent une infection horrible et mortifère qui sème la contagion, tandis que d'autres substances funestes corrompent l'air et empoisonnent les eaux. Enfin, quand on s'imagine qu'on est en sûreté et fermement établi à la surface de cette terre, par la grâce de Dieu et de la nature, sans que vous sachiez ce qui se passe sous vos pieds, en un moment, la ville où vous êtes, les boulevards, les maisons de pierre, tout s'envole comme une mouche et s'évanouit en fumée dans les nuages. A quoi bon maintenant une forteresse? »

* * *

Ce Pasek, dont je viens de vous lire un passage, est un des représentants les plus curieux de l'époque littéraire de Sobieski. Je ne vous tracerais pas un tableau complet du bon gros roi, si je ne vous le montrais aussi comme protecteur des Arts et des Lettres.

La littérature polonaise au XVII^e siècle, sans être aussi imposante qu'au XVI^e, n'en est pas moins intéressante par les conditions sociales dans lesquelles elle se développe. La Pologne est encore une puissance respectable au temps de ces grands hetmans qui prescrivaient d'élever un tertre très haut sur leur corps, quand ils tomberaient devant l'ennemi, « non pour flatter leur orgueil », disaient-ils, « mais pour mieux marquer les frontières de la patrie ». Mais c'est l'époque où tant d'ennemis fondent sur la République, qu'on se demande, avec Bossuet, « de quel côté va tomber ce grand arbre ébranlé par tant de mains ».

Quatre-vingts ans de guerres et de divisions intestines sont peu favorables à la culture de l'esprit. Le niveau intellectuel baisse. Il n'y a pas de vie littéraire, bien qu'il y ait beaucoup de littérateurs. Chacun écrit pour soi ou un cercle restreint d'amis.

Une évolution du goût se produit, que l'on peut attribuer à trois causes : le développement de la vie de Cour et le régime du mécénat, l'influence de la pompeuse Espagne, enfin la réaction du catholicisme, soucieux d'opposer les splendeurs de ses rites à la froideur protestante. A l'idéal de la Renaissance, poursuivi par les poètes et les moralistes du temps des Sigismond, idéal classique de mesure et d'harmonie, succède la préciosité et l'enflure du Baroque. Les éléments mythologiques de l'humanisme n'étant plus vivifiés par les sources naïves du génie, il n'en reste que des artifices littéraires. Orateurs sacrés et profanes, poètes épiques et lyriques traînent dans leurs périodes et leurs strophes le pesant et poudreux matériel de la Fable. Ils en sont accablants.

Néréides et Tritons fourmillent dans les moindres mares que traverse l'armée polonaise, Euménides et Titans encombrant chaque octave, dès que Vespasien Kochowski se met à célébrer « Vienne sauvée. Un autre écrivain, des plus marquants de l'époque, Stanislas-Heraclius Lubomirski, moraliste et poète abondant, offre le type achevé du style composite, en s'inspirant de l'Arioste et de ses galanteries dans un long poème sur le saint homme Tobie. Enfin, si vous voulez savoir comment on parlait phébus en Pologne, du temps de nos Précieuses, écoutez ce madrigal du chancelier Morstin, un adversaire de Sobieski, que l'on dut exiler pour ses intrigues et qui vint mourir en France sous le nom de seigneur de Châteautilain :

« Quiconque a vu les gouttes de la pluie, mêlées à la lueur des éclairs, comprend, Madame, les ravages causés par vos yeux. Ô merveille, le feu sort de l'eau! Vous pleurez des étincelles. Vénus, née de l'écume marine, renaît de vos larmes. Mais comment ces yeux de flammes peuvent-ils verser tant d'eau, et comment se fait-il que cette eau ne me rafraichisse pas le cœur? »

C'est sans doute parce qu'elle est tiède. Ainsi le veulent les lois de la physique... Mais, vraiment, est-ce ainsi que parle la nature? demanderait notre Molière.

La nature parla au moins une fois, sous le règne de Sobieski, par la plume du bonhomme Pasek. Pasek, c'est à la fois Bassompierre, d'Artagnan et M. de Crac. C'est un petit gentilhomme qui, de sa vie, ne fit que trois choses : se battre, boire et bavarder. Mais il consigna ses bavardages dans des Mémoires qui sont un monument de la littérature mondiale.

Nous ne connaissons de lui que ce qu'il en a écrit lui-même. Son ombre falote s'agite comme une marionnette, dans le lointain de l'histoire, au milieu de la fumée des mousquetades et nous lance, à travers les siècles, les pages déchirées d'un manuscrit. Mais peu de livres donnent une idée aussi complète d'un peuple, de ses usages, de sa manière de comprendre la paix et la guerre.

Pasek a vu le bon gros roi en pantoufles. Pénétrons avec lui dans son intimité. Écoutez l'histoire de la loutre :

« Je reçus de la part de Sa Majesté la visite d'un gentilhomme de sa Cour. Il m'apportait une lettre où le Roi me mandait en termes solennels qu'il serait ravi de recevoir en présent une loutre que j'avais élevée et à laquelle j'étais si fort attaché que j'aurais donné une partie de mon avoir plutôt que de m'en défaire. L'émissaire me dit que Sa Majesté était férue et m'en faisait de vives instances. Et moi de répondre qu'il n'y avait rien en ma possession que j'osasse refuser à Sa Majesté, mais pour le dire vrai, je tenais si fort à ma loutre qu'il me semblait qu'on allât m'étriller à vie.

« Je donnai l'ordre au cabaretier juif de m'envoyer un manchon de loutre. Quand on me l'eut apporté, je le posai sur la table. L'autre regarde : « Mais, Monsieur, ce que le Roi vous demande, c'est une bête vivante; une gentille petite créature. »

« Après cette plaisanterie, il me fallut bien en venir au fait. Comme ma loutre prenait ses ébats, je ne sais où, dans les étangs, nous sortîmes à sa recherche. Je me pris à l'appeler par son nom

qui était Robak. Elle surgit, toute mouillée, du milieu des roseaux, vint se rouler à mes pieds en frétilant et suivit nos pas. Grand étonnement de mon hôte : « Par Dieu! s'écria-t-il, comment Sa Majesté ne serait-elle pas ravie d'une créature aussi charmante? » — « Vous ne voyez là, répondit-je, et n'admirez que son agrément, mais vous serez bien autrement émerveillé quand vous serez témoin de ses exploits. »

Pasek lui montre donc combien sa loutre est habile à la pêche. Le désir du roi devient intenable. Et il faut que la loutre prenne le chemin du palais.

« Elle prit le changement de fort mauvaise grâce. Elle piaillait à fendre l'âme dans sa cage, si bien que pour ne point l'entendre je revins au logis. Chemin faisant, quand ils rencontraient de l'eau, il l'y plongeait pour la rafraichir et la distraire. Mais c'était peine perdue. Elle dépérissait de chagrin; quand on la présenta au Roi, elle ressemblait à un hibou.

« Néanmoins, à sa vue, il fut transporté d'une joie incroyable. Elle a perdu, dit-il, mais nous y remédierons. » En attendant, quiconque s'avisait de la toucher, elle lui sautait à la main. Le Roi dit à la Reine : « Marysienka, je vais essayer, moi, de la caresser. » La Reine l'avertit de ne point se faire mordre. Mais lui, venant s'asseoir à côté du lit où l'on avait installé la loutre, approcha lentement la main. « Si elle ne me mord pas, ce sera bon présage; si elle me mord, les gazettes n'en diront rien. » Et il se mit à la caresser, à quoi elle ne fit plus de résistance. Le contentement du Roi s'accrut. Il commanda qu'on lui apportât à manger et la nourrissait lui-même morceau par morceau; elle prenait ses repas, couchée sur du brocart. Au bout de deux jours elle courait tout à son aise. On lui mettait de l'eau dans de grands vases où elle s'amusait à pêcher du petit poisson et de l'écrevisse. Le roi dit : « Marsysienka, nous irons à Wilanow. Je ne mangerai d'autres poissons que ceux que la loutre me pêchera. »

Qu'est-ce que ce Wilanow où nous conduit Pasek? Cette résidence royale, aux environs de Varsovie, à « un trajet d'une demi-heure en équipage à six chevaux », comme on disait au temps des nonces du pape Innocent XI, est encore pleine des souvenirs de Sobieski et témoigne de ce que lui doivent les arts de son époque.

J'ai visité avant de venir ici, à la Bibliothèque polonaise de Paris, une exposition d'estampes, destinée à mettre en relief la production artistique qui se développa autour de la personne et de la vie du roi. Elle montre combien sa gloire pénétra à l'étranger et stimula les artistes contemporains. Il en appela un grand nombre auprès de lui : le Napolitain Martino Altomonte, le portraitiste français Des Portes, van Kessel, d'Anvers, de Hoogh, d'Amsterdam. Il avait fondé à Wilanow une école de peinture.

Vous pouvez voir encore ce palais de style italien, aux tours massives couronnées d'Atlas portant des globes de bronze, et à la façade ornée de bas-reliefs. Le décor intérieur est d'un baroque un peu lourd, mais les brocarts et le velours de Gènes qui recouvrent les parois ont pris un coloris fané, d'un charme exquis. Aux plafonds vous verriez la reine très aimée, sous toutes les allégories mythologiques possibles.

Au delà des terrasses, agrémentées de jardins et de fontaines, le parc s'étend, marié au paysage champêtre où les eaux somnolentes d'un bras de la Vistule coulent à travers les prairies.

C'est dans ce cadre que fut reçu le nonce Santa-Croce, dont le secrétaire nous décrit avec tant d'admiration les splendeurs de Wilanow, et particulièrement un lit à baldaquin, tissé d'or et de perles, présent du shah de Perse.

Ce siècle somptueux et baroque amuse notre imagination; il touche aussi notre cœur.

Je me souviens d'un jour d'hiver, voilà bien près de trente ans,

où j'entrai, à Varsovie, dans l'église des Sakramentki, perdue au fond d'un quartier pauvre. Mes yeux tombèrent sur un vieux mausolée dont je lus et copiai l'inscription funéraire :

« A la mémoire de Marie-Caroline, petite-fille de Jean Sobieski roi et de Marie-Casimire, — qui fut mariée en France à François duc de Bouillon et en eut deux enfants. Elle revint dans sa patrie pour consoler son père affligé par les ans, mais ayant perdu en lui la meilleure partie d'elle-même, l'autre ne survécut pas longtemps... »

Je me souviens qu'une bourrasque de neige battait les vitraux de l'église; une poignée de pauvresses affalées sur les dalles criaient des cantiques à un petit ostensor, et, regardant le fin profil à la lèvre douloureuse qui sortait des dentelles du marbre, je songeais à la Chimène de notre Corneille, dont « la moitié de la vie a mis l'autre au tombeau »...

Cette mélancolique épitaphe évoque tout le destin tragique du grand roi. Il devait être grand aussi par les épreuves. La dernière partie de son règne ne connut que des revers militaires et politiques. Il resta fidèle à la ligue sainte, mais commît l'erreur d'aller combattre le Turc dans les principautés danubiennes, récalcitrantes à son intervention, au lieu de faire partir ses campagnes de la Podolie en les dirigeant vers la mer Noire, pour en rendre l'accès à la Pologne.

L'anarchie croissante des diètes ouvrait à son pays un avenir effroyable. D'atroces querelles divisaient sa maison, où un fils, presque dément, s'était pris pour sa mère d'une haine monstrueuse. Ces cinq dernières années ne furent qu'un long martyre. L'hydroisie et l'urémie le terrassèrent enfin. Il mourut en 1696.

Il fut d'abord un grand homme de guerre, un tacticien de génie. Il avait le coup d'œil foudroyant de la situation. Sa mémoire topographique tenait du prodige. La souplesse de sa tactique s'adaptait merveilleusement aux adversaires les plus dissemblables, mais nul ne connaissait comme lui le Turc et le Tartare.

Et ces dons militaires étaient l'épanouissement de sa profonde et claire intelligence. Il suffit de parcourir le catalogue de sa bibliothèque pour juger de sa culture. Il s'intéressait à la théologie et à la médecine, comme à la littérature et aux arts.

Âme religieuse sans fanatisme, âme patriote sans étroitesse chauvine : il savait respecter l'ennemi respectable.

Une volonté de fer. C'est à cette volonté qu'un homme de cet embonpoint dut d'être le plus brillant cavalier, le plus leste danseur de son royaume.

Tendre père, fidèle ami, incapable de vengeance, mais pardonnant sans se faire d'illusion sur l'humaine ingratitude.

Il parlait comme un livre et écrivait comme il parlait. Et il savait qu'il parlait et écrivait très bien. Car il était sensible aux petits plaisirs de la vanité, mais surtout par tendresse de cœur.

Sanguin, colérique de tempérament, mais prompt au repentir. Aimant l'argent, mais pour le donner : magnifique.

Majestueux de prestance, né pour le trône : il dansait aux noces de villages avec la femme du forgeron, et l'ambassadeur du Habsbourg ployait le genou devant lui.

Ce fut un grand roi, un grand capitaine, un grand homme, un héros.

Mais disons-le encore, devant cette tête joufflue couronnée de lauriers que l'imagerie populaire montre aux petits enfants et au simple peuple qui ne connaît pas l'histoire, — disons le jugement qu'elle leur suggère et que bien des monarques pourraient envier, — ce fut un bon gros, un bon gros roi.

PAUL CAZIN.

A propos des Mémoires de M. Poincaré

Quand les civils font la guerre

Le dixième volume des Mémoires de l'ex-président Poincaré vient de paraître (Plon, éd.). Ce volume embrasse l'année 1918, celle de la victoire et l'armistice, mais aussi celle de la terrible attaque allemande du printemps, qui mit les Alliés à deux doigts de leur perte. Pour les soldats, cette période marque donc le plus haut point de la patience et de l'inquiétude, sous l'hésitation tragique de la destinée. Ceux qui survivent aujourd'hui n'ont pas oublié, et n'oublieront jamais sans doute, certaines journées de cette année-là, particulièrement angoissantes, où le texte du communiqué, le langage lointain du canon, les bruits qui couraient ou qui cessaient de courir inscraient dans tous les esprits un présage sinistre. Par exemple, ce jour où les soldats belges, adossés à leurs tranchées, voyaient jaillir les éclairs de l'artillerie allemande bien au delà du mont Kemmel, et se tracer autour de leur petite armée les murailles d'une prison de Walkyrie.

Ces jours-là, le danger commun, le seul qui soit vraiment terrible, imposait silence aux soldats. Mais au fond de leur cœur, il y avait quelque chose d'indissoluble, d'indestructible. A leur grande stupeur, quelquefois, il leur était impossible de désespérer. En même temps, ils se sentaient plus unis que jamais, et ce n'est pas assez dire : plus fraternels. Tout se serrait entre eux : les liens presque magiques de la hiérarchie, le besoin irrésistible d'être commandés, le recours passionné au chef. L'armée se faisait muette, raide d'espoir, compacte comme une falaise.

Pendant ce temps, le péril étendait son ombre sur « l'arrière ». Les populations s'immobilisaient dans la terreur, ou se mettaient à bruire et à courir çà et là, comme une fourmière attaquée. En France, tous les regards se portaient vers le sommet de l'État, vers le Gouvernement et les Chambres. On réclamait de toutes parts renseignements, assurances, réconforts, et des ordres, mon Dieu, des ordres!... Comment Chambres et Gouvernement répondaient-ils aux vœux du peuple? Que faisaient-ils, que disaient-ils dans ces conjonctures critiques?... Pour le savoir, nous n'avons qu'à lire les Mémoires de M. Poincaré.

* * *

Disputes, insinuations, ambitions sordides, mesquines jalousies, ruses, intrigues... Ces Messieurs, dont beaucoup étaient en âge de se battre comme tout le monde, se faisaient la guerre entre eux, à leur manière. Dans le cabinet des ministres, dans les couloirs de la Chambre, et jusque dans les salons de l'Élysée, une odeur âcre et vénéneuse se répandait, empoisonnant les propos, viciant les sentiments, corrompant les desseins. Au milieu des nécessités les plus pressantes que la France eût connues depuis la guerre de Cent ans, le personnel dirigeant s'obstinait dans ses mœurs et persévérerait dans ses folies. La « politique », caricature d'une belle chose, continuait à faire son œuvre.

Entre ces hommes, il n'était question que de majorités, de sièges, d'honneurs, d'intérêts électoraux, de grandes rancunes et de petites brigues. Non que les politiciens fussent tous de méchants gens ou de mauvais patriotes. Beaucoup étaient tout le contraire, et quatre ou cinq des hommes remarquables. Mais s'ils pouvaient sentir et penser souvent comme des êtres raisonnables, comme

des Français soucieux du salut de leur pays, ils ne connaissent qu'une seule façon d'agir, celle que leur « métier » leur avait apprise. Ainsi les voit-on, dans les Mémoires de M. Poincaré, apparaître régulièrement comme des obstacles, comme des empêchements, comme des jeteurs de mauvais sorts et des porteurs de mauvaises nouvelles. Cette impression est d'autant plus forte que l'ex-Président s'applique à colorer le rôle de ses interlocuteurs; il essaye, aussi souvent qu'il peut, de leur prêter de bonnes intentions ou d'honorables sentiments. C'est malgré lui que MM. Pams, Loucheur, Pichon, Painlevé, Renaudel, Briand, Thomas, Dubost ne nous laissent guère que le choix, d'après la peinture qui nous en est faite, de les tenir pour des canailles, des étourdis ou de pauvres sires.

Heureusement, c'est vers cette dernière hypothèse qu'il est le plus facile de pencher. Dire que, durant la guerre, la censure aidant, et aussi certain besoin humain de s'accrocher dans le danger, d'avoir confiance en quelqu'un, l'opinion française en était venue à se représenter les dirigeants comme des personnes puissantes et sages! Au plus fort de l'inquiétude civique, on voulait leur supposer des desseins patients, de vastes pensées, une énergie lucide et calme! Quelle bonne fortune que cette illusion!... S'échappant des nuages où ils se trouvaient inespérément enveloppés, si ces chefs, sous-chefs, ex-chefs et futurs chefs s'étaient montrés à ce moment-là au peuple dans leur égarement, leur agitation et leur incohérence, Dieu sait s'il n'aurait pas perdu l'espoir et lâché prise. Ces politiciens falots, tour à tour astucieux et dénués, passant avec une rapidité enfantine des sommets de l'optimisme chimérique aux profondeurs du pessimisme rabâcheur, désorientés par les événements, sincèrement préoccupés du sort de la patrie, mais mille fois plus encore de leurs petites affaires, de la figure qu'ils font, de leur situation dans le monde, ces êtres profondément inférieurs aux circonstances, pygmées dans un tremblement de terre, il vaut mieux qu'on n'ait achevé de les connaître que par les Mémoires de M. Poincaré.

« Nous serons battus, c'est certain — dit le premier. Et ne suis-je pas tout désigné pour présider à la défaite? Je fais déjà mon plan. »
 « Les chefs militaires sont en dessous de tout — ricane le deuxième. Tant qu'on n'aura pas donné le commandement suprême à mon candidat, qui donne toutes garanties au point de vue républicain... » — « Faire la guerre c'est très joli — reconnaît un troisième. Mais que devient dans tout cela le parti radical? » — « L'essentiel, c'est de préparer à loisir la prochaine élection présidentielle. D'ores et déjà, je fais travailler les couloirs », ainsi parle un quatrième. Et un cinquième : « C'est dégoûtant! L'armée refuse d'acheter les souliers confectionnés dans mon département! Est-ce un succès des droites aux prochaines élections que l'on souhaite? » Etc. Permet-on aux anciens combattants de dire que cela leur lève le cœur?

Que Dubost, Pams, Deschanel, Renaudel, Thomas, Pichon et même Poincaré aient fait des gaffes, soit! Que même quelques-uns d'entre eux aient tiré parti de la catastrophe, qu'ils se soient crus des hommes d'État quand ils n'étaient que des hommes politiques... Mais ce qu'il est difficile de leur pardonner, c'est d'avoir eu le cœur si pauvre, d'avoir si souvent perdu la foi. A ce point de vue, il n'en est pas un qui se soit haussé l'âme à la hauteur d'un sous-cuistot ou d'un aide-ambulancier.

* * *

Pas un, sauf Clemenceau... Et cette exception ressort d'autant mieux des Mémoires de M. Poincaré qu'il s'épuise à démontrer le contraire. A en croire M. Poincaré, l'importance du rôle joué par Clemenceau dans la dernière période de la guerre aurait été démesurément enflé. Personne, nous assure-t-il, ne fut plus hésitant,

plus flottant, sous des dehors péremptoirs. Il n'a presque rien fait; le commandement unique, dont on lui fait honneur, se serait plutôt décidé malgré lui. Son énergie contre le défaitisme? Pure légende; la campagne pour la paix à tout prix fut encore moins réprimée sous son règne que sous celui de MM. Painlevé ou Malvy. Sa vigueur à l'endroit du Parlement? C'est lui qui fit preuve au contraire, envers la sacro-sainte Constitution, du plus aveugle respect. Il n'est pas jusqu'à sa volonté de vaincre que M. Poincaré ne nie. « A plusieurs reprises, Clemenceau douta de la victoire, soupire M. Poincaré. C'est lui qui parla le premier, en juin 1918, lors de l'avance allemande, de l'évacuation de Paris. »

« Il n'a cessé de se contredire et de se déjuger. On loue son courage, on le montre se prodiguant auprès des armées, courant sans cesse en quelque point du front, répandant la confiance? Ces voyages incessants n'avaient d'autre objet que les jouissances de la popularité; au surplus, ils ont fait plus de mal que de bien; les chefs militaires s'en plaignaient; et cela coûtait cher à l'État. » Bref, à en croire M. Poincaré, Clemenceau n'aurait été qu'un symbole, autour duquel s'est groupée la résistance française, tandis que des Messieurs raisonnables et sérieux, comme lui, Poincaré, préparaient dans l'ombre les conditions de la victoire.

Ce petit tableau n'est pas dépourvu de montant, mais le malheur est qu'il a l'air parfaitement illusoire. C'est la guerre vue par le gros bout de la lorgnette, et par un observateur peu doué. Tout le long de ce panorama sanglant et enfumé, le commentaire de M. Poincaré est tellement faux, et tellement sincère en même temps, qu'il en devient comique. Sans doute était-il totalement impossible de décrire l'épopée, et de peindre le héros, dans ce style de notaire instruit.

Etre dénué de psychologie à ce point, c'est une sorte de monstruosité à rebours. Il y a des qualités incontestables et pas mal de vues justes dans le livre de M. Poincaré, et aussi dans le personnage de M. Poincaré tel qu'il ressort de son livre. Mais la platitude en est effroyable, malgré beaucoup de chagrins refoulés, de larmes de grandes circonstances, et d'une propension étonnante aux baisers en public. En tout cas, le portrait de Clemenceau est un ratage magistral. L'admirable supériorité de Clemenceau, du Clemenceau de 1918, est affaire de caractère. Les critiques qu'on lui adresse et les erreurs qu'on lui impute n'y sauraient attenter ni peu, ni prou. Il ne s'agit point de faits, ni même d'actes. Seulement de forces morales.

C'est ainsi que la simple arrivée de Clemenceau au pouvoir a suffi pour tout changer en France. Avant lui, la faiblesse de cœur, la lassitude, le désordre et la trahison. Avec lui, cohésion et confiance. Ces substances échappent aux regards d'un Poincaré, qui ne saurait assez exprimer l'agacement que lui produit « la popularité de M. Clemenceau ». Il ne voit pas que cette popularité cette orientation pareille à celle de l'aimant, d'où résulte une puissante union des énergies, c'est la victoire, tout simplement. Puis l'horizon de Président de la République est borné par des objets confus : monde parlementaire, personnel ministériel, équipe des remplaçants. La classe dirigeante...

Sous Clemenceau comme avant lui, M. Poincaré voit ces gens faire leur métier, jouer le même jeu. Il ne sait pas que, soudain, tout cela est devenu sans importance. A la voix du vieux politicien qui a su parler à son cœur, la France s'est évadée, s'est reconstituée. Malgré le régime et malgré les hommes du régime, c'est pour cela qu'elle sera victorieuse.

* * *

Tel est le malentendu curieux qui marque ces Mémoires d'un homme dont il faut pourtant dire qu'il y paraît toujours meilleur que ses pensées, encore qu'enfermé dans un protocole où ses phrases

semblent avoir été plongées comme dans un bain d'amidon. De cet homme, non pas froid comme on a dit, mais congelé tout entier, avec ses sentiments parfois trop vifs, avec son goût des responsabilités, avec sa fameuse « fibre française », le mieux qu'on puisse dire, d'après ces Mémoires, c'est qu'il ne parvient pas, à force de rabaisser les promoteurs de la victoire, à se rabaisser lui-même.

Quand il allait visiter les troupes, l'absurde protocole lui imposait un accoutrement étrange, casquette plate, costume de chauffeur et jambières de cuir. Cette vêtue, maladroitement et ridiculement, restera comme une illustration de l'idée des civils qui font la guerre. Tandis que Clemenceau, enjambant les barbelés, accommodé en paysan vendéen, sous le vieux chapeau cabossé du contrebandier, avait aussitôt et comme par miracle l'air d'un guerrier gaulois. C'était tout à coup un soldat. Il paraissait ainsi, grommelant n'importe quoi. Et l'espoir, et la valeur naissaient autour de lui, comme des arbres. Le pays se raidissait militairement. L'armée se gonflait d'ondes martiales.

Toute l'affaire est là, et personne n'y pourra rien changer. Fût-ce avec cinq cents volumes de Mémoires.

ROBERT POULET.

Notre politique coloniale⁽¹⁾

III.

Et maintenant, relisons le discours du Prince.

Le Prince a beaucoup voyagé; il a fait des questions coloniales ses études favorites; il a pu analyser et comparer sur place les différentes méthodes coloniales; une grande autorité s'attache donc à ses paroles.

Le mérite du discours du Prince est d'avoir, dans un raccourci parfait, dégagé le vice de notre système colonial et ses conséquences, d'avoir indiqué le remède et montré sa justification.

LE VICE DU SYSTÈME : C'est d'avoir basé la mise en valeur de la Colonie presque exclusivement sur des entreprises capitalistes européennes. Tout a été mis en œuvre pour le succès de ces entreprises et même l'intérêt des populations y fut subordonné. Celles-ci n'ont plus été considérées que comme « un outil de la Production » nous avons tendance à croire que « le succès des entreprises européennes était le but final de notre activité. »

LES CONSÉQUENCES : elles sont d'ordre moral, économique et financier.

Mais tandis qu'une certaine prospérité, dit le Prince, a été rendue visible, il n'est pas moins apparent que, d'une part, l'état moral et matériel de l'indigène n'a pas évolué dans une mesure suffisante et que, d'autre part, l'administration de la Colonie, dont les charges se sont progressivement accrues, a vu se creuser un déficit budgétaire dans des proportions réellement alarmantes.

LE REMÈDE : dans l'ordre moral : rendre dans nos préoccupations, au problème humain sa valeur véritable.

L'intérêt supérieur d'une colonie implique d'ailleurs le relèvement moral et matériel de l'indigène. Prenons contact avec lui. Cherchons à le connaître. Inspirons-lui confiance. Rencontrons-le résolument sur le plan humain où nos solidarités s'affirment et où nos intérêts se confondent.

Dans l'ordre économique : réserver dans l'économie coloniale une place plus importante à l'agriculture, surtout à l'agriculture indigène, à cet effet, établir « le paysannat sous sa forme la plus intégrale permettant à l'indigène d'accéder à la propriété et de jouir de la liberté économique qui lui est garantie par notre charte coloniale. »

LA JUSTIFICATION DE CE REMÈDE : la terre d'Afrique n'est pas riche; ses possibilités sont restreintes.

Les richesses souvent apparentes des pays neufs ont fait naître des espoirs parfois démesurés et ont faussé les jugements quant aux possibilités de leur mise en valeur. Dans un discours plein d'idées justes et de considérations fort élevées, prononcé dernièrement à Lisbonne devant les membres de l'Institut Colonial International, M. Armino Monteiro, le distingué ministre des Colonies du Portugal, a fait nettement ressortir que le placement des capitaux outre-mer doit tenir compte, avant tout, des nécessités du milieu et non de celles des industries et des finances métropolitaines. Il ne faut pas surcharger les colonies du poids d'intérêts et d'amortissements que leur économie ne peut supporter. Ramener à leurs proportions réelles les possibilités de rendement des terres tropicales et les forces de travail dont on dispose pour les exploiter, en d'autres termes, mesurer à leur juste valeur leur capacité économique dans le temps et l'espace, constitue une ligne de conduite qui évitera bien des mécomptes.

Ailleurs, le Prince note encore :

Dans la situation mondiale actuelle, l'avenir appartient aux colonies où l'exploitation de la terre se fera dans les conditions les plus économiques et ceci ne peut avoir lieu que par l'entremise de l'indigène.

Comme M. Crokaert l'a noté dans son excellent article publié dans le *Soir* du 3 août 1933, le Prince, en formulant ces jugements, a rejoint et les moralistes les plus augustes et les économistes les plus avertis.

On a pu s'étonner de la sévérité de certaines condamnations du Prince. Qu'on relise l'encyclique *Quadragesimo Anno*. On y trouvera sur l'emprise du capitalisme sur la société moderne et l'orientation qu'il a donnée à tant de manifestations de notre activité économique des expressions autrement rudes et vigoureuses encore que celles du Prince dans ses appréciations sur le capitalisme colonial. Mais, pas plus que Pie XI ne condamne pour ses tares actuelles l'ensemble du système capitaliste, pas plus le Prince ne condamne pour ses erreurs le capitalisme colonial :

Je me hâte de dire que je ne méconnais nullement le rôle de premier ordre joué par le capital privé : il constitue un moyen très efficace d'arriver au développement de la Colonie et de ses habitants, mais le succès des entreprises européennes ne doit pas être considéré comme le but final de notre activité.

D'autre part, le Prince, aurait-il été le premier à signaler les méfaits de pratiques qui révèlent chez leurs auteurs, ou chez ceux qui les commandent, une avidité excessive de bénéfices ou une connaissance insuffisante des besoins vrais de la mise en valeur d'un pays neuf?

Je reproduirai plus loin une page par laquelle Alexandre Delcommune, qu'on ne peut tout de même pas ranger parmi les « humanitaires sublunaires », termine les deux gros volumes des *Mémoires* de sa vie africaine et où il dresse comme son testament colonial; on y verra dans quels termes il caractérise les entreprises qui « spolient » les populations indigènes.

* * *

Mais il nous presse de montrer que dans ses solutions pratiques et techniques comme dans ses affirmations de politique coloniale comparée, le Prince se place à la fois sur le terrain des réalités vraies et relie sa conception coloniale à celle des gouverne-

(1) Voir *La revue catholique* du 5 janvier 1934.

ments coloniaux des grandes puissances et à celle des colonialistes les plus avertis.

Dans un précédent discours, celui qu'il prononça à la séance d'ouverture des *Journées d'Agriculture Tropicale*, le Prince signala, et il le rappelle dans son discours au Sénat, que, à l'encontre de la plupart des colonies tropicales, la part de la production agricole est très inférieure dans notre Colonie à la part de la production industrielle et minière.

Les chiffres ci-dessous montrent, pour les principales colonies tropicales, la valeur de l'affirmation du royal orateur. Ces chiffres sont ceux de l'année 1931 parce que c'est à cette année que se rapportent les statistiques commerciales complètes parues à ce jour pour l'ensemble des colonies passées en revue.

MADAGASCAR.				
Exportations . total.	fr. fr.	355,963,000	soit	fr. b. 498,348,200
Prod. agricoles . . .	»	312,000,000	— 87 %	» 436,800,000
» miniers	»	35,875,000	— 10 %	» 50,225,000
» divers	»	7,898,000	— 3 %	» 11,057,200
		190,000	—	» 266,000

AFRIQUE OCCIDENTALE FRANÇAISE.				
Exportations . total.	fr. fr.	651,000,000	soit	fr. b. 911,400,000
Prod. agricoles . . .	»	628,000,000	— 96 %	» 879,200,000
» miniers et divers	»	23,000,000	— 4 %	» 32,200,000

INDOCHINE.				
Exportations . total.	fr. fr.	1,149,000,000	soit	fr. b. 1,608,600,000
Prod. agricoles . . .	»	832,000,000	— 72 %	» 1,164,800,000
» miniers	»	123,000,000	— 11 %	» 172,200,000
» divers	»	194,100,000	— 17 %	» 271,600,000

UGANDA.				
Exportations . total.	£	2,056,000	soit	fr. b. 359,800,000
Prod. agricoles . . .	»	1,931,695	— 94 %	» 338,046,625
» miniers	»	24,436	— 1 %	» 4,276,300
Ivoire	»	16,184	—	» 2,832,200
Prod. divers	»	83,685	— 5 %	» 14,644,875

NIGÉRIE.				
Exportations . total.	£	10,609,000	soit	fr. b. 1,856,575,000
Prod. agricoles . . .	»	7,156,000	— 70 %	» 1,252,300,000
» miniers	»	906,000	— 9 %	» 158,550,000
» divers	»	2,547,000	— 21 %	» 445,725,000

GOLD COAST.				
Exportations . total.	£	9,300,000	soit	fr. b. 1,627,500,000
Prod. agricoles . . .	»	5,057,000	— 60 %	» 989,975,000
» miniers	»	1,899,000	— 21 %	» 332,325,000
» divers	»	1,744,000	— 19 %	» (1) 305,200,000

CEYLAN.				
Exportations . total.	Rps	88,000		
Prod. agricoles . . .	»	80,000	— 90 %	
» miniers et divers	»	8,000	— 10 %	

ANGOLA.				
Exportations . total.				
Prod. agricoles . . .		121,012,596	— 60 %	
» miniers		66,129,702	— 33 %	
» divers		16,166,717	— 7 %	

INDES NÉERLANDAISES.				
Exportations . total.	fl.	1,203,050,000	soit	fr. b. 16,842,700,000
Prod. agricoles . . .	»	799,139,000	— 66 %	» 11,187,828,000
» miniers	»	248,470,000	— 22 %	» 3,478,580,000
» divers	»	155,450,000	— 12 %	» 2,176,300,000

CONGO BELGE.				
Exportations . total.				fr. b. 1,104,045,131
Prod. agricoles . . .	fr.	262,197,087	— 22 %	
» miniers	»	797,933,349	— 75 %	
» divers	»	43,914,795	— 3 %	

100 fr. fr. = 140 fr. b.
£ = 175 fr. b.
1 fl. = 14 fr. b.

L'observation suivante accentuera encore la signification de ce tableau; dans les chiffres de la production agricole du Congo belge ont été inclus ceux relatifs aux palmistes et au copal; ils forment même la plus grande partie de la production dite « agricole ». Or, cette production n'est pas spécifiquement agricole;

(1) Dans ces « divers » il y a aussi de nombreux produits agricoles.

les palmistes et le copal sont le résultat non pas de cultures organisées, mais de la cueillette. En d'autres termes, la production congolaise des palmistes et du copal n'est pas un indice du développement de l'agriculture de la Colonie. La récolte des palmistes et du copal ne présente, au surplus, dans les conditions où elle se fait au Congo belge, aucun des mérites sociaux et moralisateurs de l'agriculture à proprement parler.

Les productions agricoles indiquées dans le tableau ci-dessus sont dues, pour une large part, aux cultures indigènes que l'on oppose, on le sait, dans le langage colonial, à l'agriculture capitaliste ou des *estates*, pour employer l'expression anglaise.

Dans la *Nigérie*, la *Gold Coast*, l'*Uganda*, la production est presque exclusivement indigène. *Ceylan*, le *Kenya* connaissent surtout l'agriculture capitaliste. Au *Kenya* toutefois l'agriculture indigène se développe dans des proportions qui augmentent d'année en année.

Pour l'*Indochine*, on ne peut chiffrer les parts qui reviennent respectivement à l'agriculture indigène et à l'agriculture capitaliste. On sait toutefois que le riz qui forme la part principale des exportations de cette colonie est le produit de cultures presque exclusivement indigènes.

Pour l'*A. O. F.*, les renseignements suivants fixent la situation: Arachides (ce produit forme la moitié des exportations de cette colonie) — culture exclusivement indigène.

Palmier à huile (idem) — quelques plantations européennes en Côte-d'Ivoire.

Bananes — exploitations presque exclusivement européennes pour l'exportation.

Cacaoyers — cultivés par les Européens et les indigènes; la part des derniers est la plus importante.

Caféiers — par les Européens et les indigènes.
Cotonniers — presque uniquement par les indigènes.

Sisal — par les Européens.

Riz, sésame — par les indigènes.

Kapok — exploité par les indigènes; il existe quelques plantations européennes.

Cola — par les indigènes.

Madagascar, là non plus la discrimination n'a pas été chiffrée, mais on sait que la production indigène entre pour une très large part dans la production totale.

Angola, productions surtout indigène.

C'est pour les *Indes néerlandaises* seules que l'on a des chiffres certains; ils sont consignés dans le tableau ci-dessous:

TABLEAU DE L'EXPORTATION DES PRODUITS AGRICOLES EN MILLIONS DE FLORINS.
Extrait de *Landbouwenportgewassen van Nederlandsch-Indië in 1931*, n° 104, septembre 1932.
(Publication du Département van Landbouw, Nijverheid en Handel, p. 15)

ANNÉES.	JAVA.		TOTAL en millions de florins.
	ENTREPRISES capitalistes en millions de florins.	ENTREPRISES indigènes en millions de florins.	
1929	484 82.3 %	104 17.7 %	588 100 %
1930	404 85.2 %	70 14.8 %	474 100 %
1931	134 80.7 %	56 19.3 %	290 100 %
PROVINCES EXTÉRIEURES.			
1929	204 41.2 %	291 58.8 %	495 100 %
1930	196 50.9 %	189 49.1 %	385 100 %
1931	108 49.8 %	109 50.2 %	217 100 %
ENSEMBLE DES INDES NÉERLANDAISES.			
1929	688 63.5 %	395 36.5 %	1,083 100 %
1930	600 69.8 %	259 30.2 %	859 100 %
1931	342 67.3 %	165 32.5 %	507 100 %

Assurer le développement des colonies par l'agriculture indigène est une idée qui a fait l'objet, dans les dernières années, d'une

intense propagande dans les milieux coloniaux. Dans notre pays, il y a longtemps déjà que des esprits avertis avaient essayé d'attirer l'attention des autorités responsables sur l'importance de ce problème.

Nous avons fait allusion plus haut à une page du grand ouvrage d'Alexandre Delcommune : *Vingt Années de vie africaine*. Nous ne pouvons résister au désir de la citer entièrement (1); la voici :

Et je résume ici, avec la conviction profonde qui est en moi, ce que doit faire le gouvernement colonial, s'il veut mettre rapidement en valeur le Congo belge :

Outre les 300 millions qui ont été accordés par les Chambres belges, pour faire face au développement progressif des voies de transports dans la Colonie, il faut que le gouvernement colonial sache semer avant de vouloir récolter, c'est-à-dire qu'il doit savoir dépenser annuellement beaucoup d'autres millions de francs, pour :

1° Engager le nombre de médecins nécessaires à rendre efficaces les mesures sérieuses de prophylaxie qui doivent être prises en vue de combattre la maladie du sommeil, la syphilis et la dépopulation;

2° Occuper officiellement et progressivement les territoires de la Colonie et y créer des centres d'éducation pratique, formés des éléments civilisateurs nécessaires à cette mission.

Toutes ces dépenses porteront leurs fruits avant cinquante ans. Comment ne s'en rend-on pas compte? En effet, si l'on n'éduque pas les populations indigènes, dans la culture de leurs terres, la mise en valeur du Congo ne se fera pas ou se fera excessivement lentement, et la Colonie ne donnera jamais, ou d'ici longtemps, que des produits spontanés, pour la plupart de très peu de valeur.

Il s'ensuivra que le commerce restera très précaire; que les matières premières autres que celles provenant des mines et dont la Belgique a tant besoin n'augmenteront pas et que nos diverses industries nationales ne trouveront pas au Congo les débouchés qu'elles seraient en droit d'en attendre si la Colonie était mieux administrée. Qui oserait me contredire? Personne.

Or, il n'y a que des centres gouvernementaux qui peuvent tenter avec succès cette éducation. Alors, pourquoi ne pas se rendre immédiatement à cette nécessité inéluctable?

Pourquoi perdre des années à attendre pour créer cet enseignement agricole, puisque l'on devra tout de même le faire un jour?

Que l'on fasse au moins un essai si l'on est sceptique.

Mais pour que cette éducation pratique porte tous ses fruits, il faut assainir dès aujourd'hui le commerce colonial en réglementant celui-ci. Il faut que le gouvernement colonial veille à ce que les Européens ne spolient plus les populations congolaises comme ils l'ont fait et le font depuis la reprise, en leur vendant à des prix excessivement élevés les moindres marchandises manufacturées dont elles ont besoin. Il faut aussi, tout au moins pendant la période d'éducation, que le gouvernement colonial fixe les minima des prix d'achat des produits indigènes, afin que les populations ne soient pas lésées.

En agissant ainsi, le gouvernement colonial fera non seulement œuvre de bon tuteur vis-à-vis des populations indigènes et s'attirera leur sympathie, mais il augmentera considérablement les exportations de la Mère-Patrie vers la Colonie, par l'accroissement continu des besoins des indigènes. Cela est incontestable.

M. Fuchs, qui fut un des meilleurs gouverneurs généraux du Congo et qui avait des qualités de grand homme d'État, disait de son côté au Conseil Colonial, à la séance du 8 novembre 1919 :

... Ce qu'il faut, au contraire, promouvoir et encourager, c'est la petite propriété indigène, car c'est à la faveur de ce système que nous verrons se développer dans la Colonie une population de petits paysans qui sera, pour la Colonie, un élément de force, de travail et de tranquillité publique...

(1) *Vingt années de vie africaine*, t. II, p. 596. Les mots soulignés le sont aussi dans le texte original.

... Dans les limites des grandes concessions, le développement économique du natif est contrarié; au lieu de travailler pour son compte, de créer des cultures de rapport, il devient presque forcément un ouvrier, un salarié...

... Je ne veux pas m'étendre sur ce point, mais je tiens à répéter au Conseil que ce qui doit être fait, c'est encourager par tous les moyens le développement de la petite propriété indigène. C'est là une préoccupation qui, chez moi, est ancienne et dont vous trouverez déjà l'affirmation dans les instructions de la circulaire du gouvernement local du 17 mars 1915. Nous n'avons aucun profit particulier à multiplier les grandes concessions.

On pourrait multiplier les citations. Nous devrions notamment faire état des avis d'un de nos plus grands botanistes, M. De Wilde-man, qui, bien avant la guerre, avait déjà fait campagne pour le paysannat indigène, et de ceux de M. Auguste Chevalier, qui honore la science coloniale française et dont l'expérience en la matière est bien connue (1).

Dans de nombreux articles, il a indiqué la nécessité d'accorder à l'agriculture indigène, dans le développement des colonies tropicales, une place de plus en plus grande; mais dans son esprit, comme dans l'esprit de tous ceux qui ont défendu la même thèse, cette agriculture doit être organisée, et M. Chevalier donne avec force détails la technique de cette organisation. Dans une de ses études notamment, « Le palmier à huile à la Côte d'Ivoire » (extrait de la *Revue de Botanique appliquée et d'Agriculture tropicale*, vol. XI, 1931, n° 116), après avoir signalé que l'exploitation des palmiers à huile impose dès que la chose est possible, l'établissement d'usines pouvant traiter dix à quinze tonnes de fruits par jour, il ajoute :

Mais de grâce que ce soit dans le cadre social actuel de l'Afrique noire que nous organisons sa production, son évolution vers le mieux-être. Je ne puis m'empêcher de rappeler ici ce que disait le Gouverneur Général M. J. Carde, en ouvrant à Dakar, en novembre 1929, la session du Conseil de Gouvernement : « Dans un pays où domine de façon écrasante la petite propriété paysanne, tout système de colonisation qui ne reposerait pas sur le maintien de cette petite propriété ne saurait être efficace. » Son successeur, M. J. Briévié, spécialiste des questions indigènes, qui connaît si bien la mentalité noire, est sans nul doute du même avis.

Et je conclus moi-même qu'en Afrique tout au moins, le progrès est dans l'évolution du paysannat vers la culture intensive, les méthodes de celle-ci étant préalablement établies par les services techniques très avertis, stables et forts.

Un dernier argument, pour terminer : le paysan, du fait qu'il se suffit en grande partie à lui-même par les produits alimentaires qu'il récolte, fait beaucoup mieux que les entreprises financières face aux crises économiques.

Et puis : si j'étais indigène, malgré tout le tableau enchanteur que M. Van Pelt (2) nous a fait du bien-être d'un coolie de plantation à Sumatra, j'aimerais mieux quand même être un simple paysan Adioukrou de la région de Dabou à la Côte d'Ivoire, cultivant mes quelques hectares d'élaeis, de cacaoyers, de plantes vivrières, mes arbres fruitiers autour de ma case, vivant au milieu des miens et travaillant toute la journée en famille, trouvant encore par-dessus le marché la possibilité de vendre à la collectivité des produits d'exportation en quantité appréciable, ce qui me permettrait de payer mes impôts, mes taxes et de vivre suffisamment bien... même en temps de crise!

(1) Aug. Chevalier, professeur au *Museum National* d'histoire naturelle. — Chef de la Mission permanente d'Études des cultures et Jardins d'Essais coloniaux. — Secrétaire Général de l'Association « Colonies-Sciences ». — Membre de l'Institut Colonial International.

(2) M. Chevalier rencontrait dans son étude les arguments que quelque temps auparavant M. Van Pelt, un Belge établi aux Indes, avait exposés en faveur des grandes exploitations agricoles capitalistes.

Il faudrait des pages et des pages pour reproduire tous les avis formulés dans le même sens (1).

On a pu s'étonner du radicalisme de la suggestion du Prince préconisant l'établissement du paysannat sous ses formes les plus intégrales et conseillant de ne plus accorder aucune nouvelle concession dans les régions susceptibles de développement agricole. Mais quand on y réfléchit, cette politique est on ne peut plus logique.

Si l'agriculture européenne n'est pas viable, ou ne l'est que sous des conditions difficiles à réunir, pourquoi dépenser ses efforts à la soutenir? Cette dispersion d'efforts ne peut qu'être fatale à la Colonie. C'est ce que le Prince montrait quand il disait :

Nous sommes arrivés aux termes d'une phase de notre activité coloniale. Les esprits sont partagés entre deux tendances : l'une favorable au maintien de la politique des concessions européennes, l'autre poursuivant l'exploitation directe par les indigènes.

L'existence de ce double courant se manifeste par une hésitation dans la ligne de conduite à suivre. Elle se traduit par une crise d'autorité qui sévit dans les différentes sphères de l'activité coloniale.

Le moment est venu d'envisager la situation de face, de choisir courageusement une politique, de réaliser sur cette décision l'accord complet et l'unité d'action des administrations métropolitaine et africaine; le choix étant arrêté, de se maintenir rigoureusement dans la direction choisie.

Le Gouvernement de la Nigérie n'avait pas raisonné autrement quand, en 1921, à l'instigation de son Gouverneur de l'époque, Sir Hugh Clifford, il avait adopté une politique unique et basée exclusivement sur l'agriculture indigène.

Voici comment le grand fonctionnaire que nous venons de citer avait justifié auprès du secrétaire d'Etat aux Colonies la décision à prendre :

a) *L'agriculture indigène repose sur une base plus solide et plus assurée que celle dirigée par les Européens, parce qu'elle a une naissance naturelle; ce n'est pas une création artificielle et elle se suffit à elle-même en matière de main-d'œuvre, alors que les plantations européennes ne peuvent être maintenues que par un système d'émigration organisée ou par une espèce de travail forcé;*

b) *Elle est aussi le moyen le moins coûteux de production des produits agricoles qu'on puisse trouver;*

c) *Elle est susceptible d'une expansion rapide et d'un accroissement progressif.*

Ces raisons me portent à m'opposer énergiquement à ce qu'aucun encouragement soit accordé par l'Administration à des projets ayant pour but la création de plantations dirigées par des Européens et ayant pour résultat de se substituer ou éventuellement de suppléer aux industries agricoles déjà existantes ou qui peuvent être développées par des cultivateurs indigènes de la Nigérie.

Je ne me dissimule pas que la participation du capital, de la science et de l'esprit d'entreprise des Européens dans les entreprises agricoles dans les Tropiques doivent être encouragés; mais ils doivent être dirigés, à l'intervention du Département de l'Agriculture, à l'éducation des indigènes, à l'emploi de méthodes agricoles plus scientifiques et mécaniques et à l'importation d'instruments agricoles mieux appropriés que ceux actuellement mis en usage. On devrait aussi faire tout ce qui est possible pour augmenter la surface des terres cultivées et entamer là où c'est nécessaire les travaux d'irrigation qui ne peuvent incomber aux cultivateurs indigènes; il y aurait aussi lieu d'assurer à ceux-ci la vente de leurs récoltes et d'améliorer les moyens de transports terrestres et maritimes, ce qui est du ressort des Européens, ainsi que d'autres opérations d'emballage et de trans-

formation des produits. Mais tout ceci ne constitue qu'une coopération et une division du travail et non une concurrence.

En conclusion, j'estime qu'il y a lieu de décourager dans les régions tropicales la compétence européenne dans les entreprises directes de culture.

Et M. Camille Janssen, le premier Gouverneur général de la Colonie, ancien secrétaire général de l'Institut Colonial International, en signalant à cet Institut dans une de ses sessions (1) l'avis de sir Hugh Clifford, ajoutait :

Je suis d'avis que l'avertissement de sir Hugh Clifford mérite d'être suivi dans toutes les colonies à climat tropical et principalement dans celles situées en Afrique Equatoriale où le travail agricole des Européens est presque impossible. Une autre raison primordiale est que la main-d'œuvre n'est généralement pas abondante dans ces régions et que pour en obtenir, il faut très souvent faire venir les indigènes de régions assez éloignées et les arracher ainsi à leur habitat, ce que tous les colonaux considèrent comme une cause d'extinction de la race et un réel danger politique. Le taux des salaires qui ne cesse d'augmenter est aussi un obstacle à la réussite d'entreprises agricoles européennes.

Il y a donc lieu de faire tous les efforts possibles pour engager les indigènes à améliorer leurs cultures et à en entreprendre de nouvelles; ce but pourrait être atteint assez aisément grâce aux conseils de contrôleurs et d'inspecteurs compétents, visitant assez régulièrement tous les centres de population et montrant aux cultivateurs indigènes l'intérêt qu'ils ont à augmenter et à transformer leurs cultures, afin de s'assurer un gain plus assuré; en Afrique aussi bien qu'en Europe, l'intérêt est le principal moteur des actions humaines. C'est le moyen le plus efficace d'augmenter dans les colonies tropicales la production des matières premières. En appliquant ce système, les Anglais ont atteint un résultat étonnant dans leurs colonies de la côte occidentale d'Afrique.

Dans les colonies britanniques, où l'agriculture indigène est systématiquement encouragée, où l'agriculture capitaliste européenne est proscrite, si pas dans la loi tout au moins dans la pratique, le régime foncier a été établi sur des bases qui assurent aux communautés indigènes la totalité des terres de ces colonies. On n'en peut aliéner aucune parcelle si ce n'est pour des causes d'intérêt public, sans le consentement de ces communautés et sans leur assurer de justes et équitables compensations.

M. Brévié, qui préside aux destinées de l'A. O. F. avec une compétence et une autorité qui font l'admiration de tous ceux qui observent de près son œuvre, vient d'arrêter un plan quinquennal de mise en valeur de cette vaste possession française. C'est un projet remarquable de bon sens, de mesure, de sagesse coloniale. Or, ce projet repose essentiellement sur le développement et l'organisation rationnelle du paysannat indigène. L'illustre prédécesseur de M. Brévié, M. Carde, en avait lui aussi déjà marqué avec insistance tous les avantages. Une faveur égale lui est donnée dans les colonies portugaises de l'Angola et du Mozambique.

Le Prince note que les colonies dans lesquelles l'agriculture, surtout l'agriculture indigène a reçu le plus large développement, font plus facilement face aux difficultés financières et économiques que celles où se sont surtout développées les entreprises capitalistes.

L'observation en fut faite également au cours de la dernière session de l'Institut Colonial International (2), qui étudia le problème de la crise aux colonies. Plusieurs orateurs, notamment un orateur anglais, comparant les colonies britanniques des États Fédérés Malais aux colonies de l'Ouest Africain et de l'Uganda, montra que les premières où s'est surtout développée

(1) Je regrette de n'avoir pas encore cité, notamment quelques-unes des pages si pénétrantes, si colorées que M. Delavignette, administrateur général des Colonies, en A. O. F. a consacrées dans de nombreuses revues et ouvrages à la défense du paysannat indigène.

(1) Session de Rome, 1924.

(2) Session de Lisbonne, avril, 1933.

L'agriculture capitaliste souffrent de la crise parce que les indigènes ayant abandonné leurs champs familiaux, avaient perdu le goût, voire la possibilité, de se reconstituer les ressources vivrières nécessaires à leur subsistance. Au contraire dans les colonies où l'agriculture est restée indigène et paysanne, les indigènes ont aussitôt, devant la crise et la chute des prix qu'elle entraîne, repris leurs cultures alimentaires et cela leur permet d'attendre sans grand dommage des temps meilleurs. C'est ce que notait aussi, on l'a remarqué, M. Chevalier, dans l'étude dont nous avons reproduit plus haut un passage.

* * *

Le fait que l'agriculture indigène a pris dans tant de colonies l'essor que nous venons de marquer suffirait à lui seul pour répondre aux objections qui ont été présentées contre les idées du Prince. Il en faut bien cependant reprendre quelques-unes.

La plus courante est que l'agriculture indigène n'est réalisable et n'a réussi que dans les colonies où les populations sont plus évoluées que celles de notre Congo et que ce système demande des efforts portant sur plusieurs générations : on a même parlé de deux cents ans !

La vérité, et elle est affirmée par tous ceux qui connaissent le problème, notamment par les fonctionnaires compétents des colonies en cause, est que c'est justement dans les régions où les populations étaient le plus évoluées que l'établissement de l'agriculture indigène dans une forme moderne et rationnelle a été le plus pénible. Ces populations ont déjà des habitudes; elles ont déjà une certaine technique du travail; elles ont souvent des traditions religieuses et sociales qui contrarient leur adaptation à de nouvelles activités économiques. C'est le cas pour les populations islamisées.

Mais voici un fait qui en dit long sur ce sujet : C'est en 1912 que M. Angoulevant a introduit à la Côte d'Ivoire la culture exclusivement indigène du cacao. Les populations de cette colonie étaient encore alors anthropophages ! Dix ans après, la colonie exportait 20,000 tonnes de cacao. L'exemple de la Gold Coast et de la Nigérie est aussi très significatif (1).

Au surplus, dans l'examen de cette question, on sous-estime trop souvent la valeur et le degré d'évolution de nos populations. On oublie que notre occupation date de plus de cinquante ans et que, depuis cette époque, sous notre action, un bon nombre de nos indigènes se sont singulièrement transformés; il y a déjà des cadres. On oublie aussi que certaines de nos populations congolaises, même avant notre arrivée, étaient parvenues à un stade de civilisation et d'organisation relativement élevé et que, parmi elles, il y en a qui sont particulièrement intelligentes, qui ont un esprit d'adaptation et d'initiative poussé à un point vraiment remarquable, telles nos Balubas, dont on peut obtenir tout ce que l'on veut à condition d'y mettre la méthode, le soin et le tact voulus.

On a souvent cité, mais on ne le fera jamais assez, les résultats obtenus par le paysannat indigène dans le territoire de Madimba (dans une région proche de Léopoldville). Que les sceptiques s'y

(1) On a cherché à réduire l'importance de l'exemple de la Gold Coast où, on le sait, la culture du cacao, exclusivement pratiquée par les indigènes sur leurs propres terres et à leur profit direct, a amené, en quelques années, dans la colonie, une prospérité sans pareille. On a prétendu que ce résultat était dû à un effort qui se poursuit depuis 1843. Ainsi présentée, cette thèse crée une confusion. Il est exact que le cacao est cultivé dans la Gold Coast depuis 1843; mais jusque vers 1896, cette culture se pratiquait à la côte et était le fait de quelques Européens. La masse de la population de l'intérieur, aussi arriérée et abandonnée économiquement que celle des autres régions de l'Afrique tropicale, n'y prenait aucune part et c'est vers 1896 seulement que l'Administration songea à l'y associer sous la forme du paysannat indigène. Il ne fallut pas dix ans pour obtenir le succès signalé. Les statistiques en font foi.

rendent, qu'ils voient ce qui s'y passe, et ils reviendront étonnés et émerveillés des transformations opérées du point de vue économique comme du point de vue social. On trouve là la population de toute une région se développant par ses propres moyens, mettant elle-même la terre en valeur, ayant ses coopératives de vente et d'achat, ses camions, son matériel, un matériel qui techniquement s'améliore d'année en année. On essaye de diminuer la valeur de cette expérience sous prétexte que son succès est dû à la proximité du marché de Léopoldville et à la sage direction des Jésuites. Sans doute, ces deux facteurs ont exercé une influence des plus efficace. Ils ont suppléé à la carence de l'Administration. Mais une intervention administrative se manifestant dans des conditions rationnelles, peut faire naître partout des facteurs suffisants de succès. Au surplus, la question n'est pas là. L'exemple de Madimba est significatif parce qu'il constitue la preuve des aptitudes d'adaptation de nos populations, de certaines d'entre elles en tout cas, à une organisation économique plus perfectionnée.

« L'organisation de l'agriculture indigène requiert de vastes ressources ». Elle requiert évidemment des ressources; une certaine mise de fonds est indispensable; on n'a rien sans argent; mais il n'est nullement nécessaire que cette mise de fonds soit importante, si l'on veut avancer prudemment et sans chercher à brûler les étapes, ce qui est la grande loi du succès en colonisation.

Le mérite du paysannat indigène est précisément de développer le pays avec le minimum d'argent et, partant, de risques financiers. Le capital, c'est le travail du noir, c'est son épargne et l'accumulation de ses économies. Appuyé sur de bonnes institutions, caisses d'épargne, coopératives, syndicats de vente et d'achat, caisses de prévoyance, le paysannat indigène ne tarde pas à doter le pays de vastes ressources financières. Les immenses ressources du Boerenbond, pour ne citer qu'un exemple pris dans notre pays, qu'elle en est la première origine si ce n'est cette accumulation des épargnes et des gains des modestes paysans qui se sont enrôlés dans ses organisations; car, qu'on ne l'oublie pas, le Boerenbond, dont la richesse est devenue une des bases financières de la Belgique, est parti de rien.

L'Afrique Occidentale Française, dont à plus d'un égard l'organisation et la politique sont à considérer attentivement, se développe avec un succès grandissant d'année en année, en dépit de la crise, sous la clairvoyante impulsion de son Gouverneur général, M. Brévié, grâce essentiellement à la constitution des « caisses de prévoyance » fondées parmi les indigènes. Elles sont comme l'armature financière de la colonie; et c'est dans leurs ressources constituées par de légères cotisations des indigènes, par des versements modestes du Gouvernement, et par les bénéfices réalisés par les coopérateurs, que le Gouvernement de l'Afrique Occidentale Française trouve, en grande partie, le moyen de mettre en valeur l'immense territoire de cette colonie.

Les colonies tropicales d'Afrique n'auront d'assises économiques stables que le jour où elles auront pu se constituer un capital qu'on appellera « interne » (par opposition au capital qui vient de l'extérieur). Sans cette condition, les bénéfices de l'exploitation continueront à filer au dehors et les colonies seront rivées indéfiniment à la pauvreté. Or, la constitution de ce capital interne est subordonnée aux deux règles suivantes :

1° L'organisation économique doit être simple, de telle sorte que les frais de production n'absorbent pas la majeure partie de la valeur des produits;

2° Les producteurs doivent recueillir le maximum de bénéfice résultant de leur travail.

En agriculture, la seule forme d'exploitation qui réunisse ces

deux conditions est le paysannat indigène (1), appuyé sur des services scientifiques suffisants, et une administration intelligente.

Le Prince a dégagé aussi ces principes dans une de ces phrases si pleines, si ramassées, qui sont une des marques de son talent : *Il ne faut pas surcharger les colonies du poids d'intérêts et d'amorlissements que leur économie ne peut supporter.*

Comme on le voit, par quelques côtés qu'on les envisage, les problèmes que pose la mise en valeur de la Colonie sont dominés par l'économie politique et financière et ce n'est ni la sentimentalité, ni l'humanitarisme, ni Jean-Jacques Rousseau qui ont inspiré les solutions ici défendues, ainsi que d'aucuns voudraient le faire croire.

« Le Congo n'est pas Java. » Le Prince n'a pas cité Java comme le type de colonie à imiter du point de vue de l'organisation du paysannat indigène. C'est à d'autres égards que le Prince a donné Java en exemple. Il l'a cité comme exemple du développement méthodique d'une colonie. Mais Java n'est pas la terre d'élection du paysannat indigène. Java est, au contraire, une des colonies les plus « capitalisées ». Le paysannat indigène n'y est intervenu que peu de temps et il ne peut s'y développer aussi largement que le Gouvernement à présent le souhaiterait, parce que trop de terres sont occupées par les vastes exploitations capitalistes. Mais justement, à cet égard, Java apporte une leçon sévère. Java se débat en ce moment, dans des difficultés économiques qui n'ont d'égaux que celles où se débat aussi notre Colonie. La raison? Les économistes coloniaux hollandais la signalent expressément : c'est que le sort de Java est trop intimement lié à celui des grandes exploitations capitalistes européennes et chinoises.

« Le paysannat indigène est incapable de donner les produits finis et sélectionnés qui ont la faveur des marchés. » Peut-être au début; mais grâce à une éducation poursuivie avec méthode et persévérance, les indigènes ne tardent pas à mettre sur les marchés des produits d'une valeur marchande suffisante et même de pousser celle-ci à son maximum. Au surplus, on a tort de penser que les marchés absorbent les seuls produits de haute valeur. La crise a rendu de la vogue même à des produits de qualité inférieure parce que d'un prix moins élevé. Et cela montre bien que les solutions techniques les plus perfectionnées ne sont pas toujours les solutions les meilleures du point de vue économique, et ajoutons, des points de vue moral et politique.

« Révolution coloniale », a-t-on dit encore, et « refoulement de l'influence européenne et belge au Congo ».

Le Prince a rétorqué lui-même ce reproche lorsqu'il disait :

La politique suivie jusqu'à présent n'a donc pas atteint tous les buts souhaités. Mais il est impossible de lui substituer, du jour au lendemain, une politique nouvelle ne tenant pas compte d'un état de choses consacré; il faut maintenir les exploitations existantes et il est même du devoir de l'Etat de soutenir celles que la crise économique a mises en péril.

... Loin de moi l'idée que toute participation de nos compatriotes à l'activité agricole du Congo belge doive être exclue. Mais elle devrait s'exercer dans toutes les branches qui ne sont pas encore à la portée de nos indigènes. Ainsi le rôle de l'Européen s'exercerait dans le domaine de la science, dans l'achat des produits, dans leur transformation, leur transport et leur exportation.

(1) L'expression « paysannat indigène » doit être entendue dans le sens qui lui est généralement donné dans la littérature coloniale. On y désigne par cette expression une forme de mise en valeur de la Colonie qui consiste à faire cultiver le sol par les indigènes eux-mêmes, sans l'aide de terres, qu'ils défrichent eux-mêmes; mais évidemment on peut en faire un usage différent.

Rôle de première importance et dont le champ d'application s'étendra dans la mesure où s'étendra et se développera l'activité et la richesse spécifiquement indigènes. Il peut devenir immense.

L'observation si judicieuse du Prince sur le rôle de l'Européen dans une colonie se développant par l'agriculture indigène ne reçoit cependant sa véritable place que si on la complète par une règle qui n'est pas explicitement exprimée par le royal orateur, mais dont le principe domine tout son discours. Cette règle, c'est que l'intervention des capitaux européens dans les tâches qui leur reviennent ne s'effectue pas dans des conditions telles qu'elle absorbe tout le bénéfice du travail des indigènes. A cet effet, rien n'est aussi efficace que le respect absolu de la liberté commerciale.

CONCLUSION.

Quand on considère dans son ensemble notre œuvre coloniale deux constatations s'imposent.

Nous avons obtenu de réels succès dans l'ordre administratif. Dans ce domaine notre action s'est poursuivie avec méthode et s'est inspirée aux meilleures sources de la pensée coloniale.

Dans l'ordre économique et dans la partie du domaine social qui est commandée par l'économique nous sommes, au contraire, en présence d'une sorte de faillite. Les réalisations matérielles admirables que nous avons obtenues à grand renfort de millions et de millions (et qui, d'ailleurs, à elles seules suffisent à protéger la Belgique contre le reproche qu'elle n'a ni les moyens financiers ni les hommes nécessaires pour mettre la Colonie en valeur), nous ont longtemps masqué la vérité. La crise nous l'a révélée.

La cause de cet échec il ne faut pas la chercher ailleurs que dans le défaut d'une bonne doctrine d'économie coloniale. Nous avons avancé jusqu'ici comme si nous n'avions pas de boussole. Au lieu de conduire les événements ce sont eux qui nous ont conduits et nous ont mis dans l'impasse où nous sommes acculés. Pour en sortir et trouver la voie royale du succès il faut, de toute nécessité, faire un effort intellectuel en vue de saisir la vraie doctrine coloniale de l'Afrique, telle que l'expérience d'autres l'a lumineusement dégagée, puis y adapter notre politique.

Le discours du Prince, après nous avoir ouvert les yeux sur la vérité, nous a fourni les données essentielles de cette doctrine. L'héritier de la Couronne ne pouvait rendre, en ce moment, de plus grand service au Congo belge.

OCTAVE LOUWERS,
Membre du Conseil Colonial.

Grand-Bourg⁽¹⁾

Quand l'auteur écrit lui-même sa préface, — et il l'eût fait mieux que moi! — il y expose d'ordinaire les raisons qu'il avait d'ajouter un nouveau livre aux ouvrages superflus qui déjà couraient le monde.

Dans le cas présent un tel soin était bien inutile. Tant de personnes attendaient cette histoire de Grand-Bourg qu'au lieu de leur montrer la nécessité de sa publication, l'auteur eût plutôt dû s'excuser d'avoir tant tardé à la leur donner.

Ce livre réjouira d'abord ceux qui ont le goût du passé, car Grand-Bourg est un lieu plein de souvenirs et le seul dénombre-

(1) Préface à un livre qui paraîtra prochainement : *Les destinées d'une classe royale - Grand-Bourg*, 250 pages. (En vente chez les Dames de Siong sur le territoire de Grand-Bourg, par Petit-Petit Bour, (1908-9), Prix 1 fr. 50.)

ment des personnages qui y ont vécu offre un beau sujet de méditation.

Voici la « Solitude » où sont maintenant les religieuses contemplatives de Sion. Certains jours, des gerbes de fleurs, apportées par les Sud-Américains de Paris, s'amoncellent devant l'entrée. Est-ce un hommage aux édifiantes femmes qui prient là pour la conversion des Juifs? Certes, elles le mériteraient mille fois. Mais nos pèlerins profanes songent surtout au libérateur du Chili, du Pérou et de l'Argentine, au général San-Martin qui passa ici les dernières années de sa vie. Ce grand homme s'était modestement effacé devant Bolivar : comme prix de tant de sang espagnol répandu et de trois nations rendues indépendantes, il ne demandait qu'à cultiver des roses dans ce coin charmant de l'Île-de-France.

Deux siècles plus tôt, le propriétaire de la demeure et du jardin, s'appelait Jean Rameau. Puis on y trouve M^{me} de Maintenon en visite chez le P. Barré pour mettre au point les règles des futures éducatrices de Saint-Cyr, les Dames de Saint-Maur.

Sur le chemin que suivent aujourd'hui des écolières juives, venues de Perse, d'Espagne et de Pologne, Françoise-Athénaïs de Rochechouart, marquise de Montespan, jadis, passa et repassa, méditant sur son délaissement. Elle vécut ici les temps de sa faveur et de sa disgrâce. Par la route qui longeait le domaine, souvent le roi se rendait à la chasse. L'ancienne favorite se mettait à la fenêtre pour apercevoir au moins sa meute. Ce lui était, paraît-il, une grande consolation. Elle s'adonnait alors à la piété et aux bonnes œuvres. En remettant leur dot aux jeunes filles pauvres qu'elle mariait : « Mes enfants, disait-elle, ne vous laissez jamais aller à aimer un roi! » Recommandation superflue, sans doute, mais attestant combien il en cuisait à Françoise-Athénaïs de Rochechouart d'avoir été remplacée par M^{me} veuve Scarron.

Le duc d'Antin hérita de sa mère l'admirable domaine, et aussi cette sorte de dévotion qu'elle avait pour le roi. Elle était morte depuis quelques mois quand, un jour, Louis XIV annonce sa visite. Il arrive; le voici qui déjà s'engage dans l'avenue qui mène au château. Malédiction! En venant au-devant de son hôte, le duc aperçoit le chiffre de sa mère, une *L* et une *M* entrelacées, qui ornent toujours la grille d'honneur. Que devenir? S'aller jeter dans la Seine qui est à deux pas? Se faire sauter la cervelle? Par bonheur, au dernier moment, il s'avise que *L* et *M* sont aussi les initiales du roi et de M^{me} de Maintenon, et renonce au suicide. Après une pareille alerte dans la journée, le pauvre homme eût bien mérité de dormir la nuit suivante; mais il dut rester debout. A la vérité, tout avait plu au roi. Sauf pourtant deux rangées de marronniers qui gênaient un peu l'admirable coup d'œil qu'il avait de sa chambre. Il en avait fait l'observation. Le lendemain, à son réveil, tous les arbres étaient abattus. Et comme le souverain admirait la rapidité du travail : « Sire, ils vous avaient déçu, répondit le marquis, ils ne méritaient plus de vivre! » De tels procédés passaient alors pour admirables. Aussi, quinze jours après, notre courtisan recevait le gouvernement de l'Orléanais, et à la mort de Mansart, la surintendance des bâtiments royaux. Cela lui permit de planter ailleurs bien des marronniers pour se dédommager.

Grand-Bourg et Petit-Bourg reçurent, aussi, souvent, la visite de Louis XV qui goûtait, comme son prédécesseur, la magnifique hospitalité du duc d'Antin.

Plus tard, ils virent le philosophe Saint-Martin en train d'endocotriner la duchesse de Bourbon, mère du duc d'Enghien; Napoléon débattant avec Ney et Caulaincourt les modalités de son abdication; Marmont marchandant sa trahison; Swartzenberg établissant son quartier général d'où il commandait Paris et Fontainebleau; et encore Rossini composant ses opéras et cette messe solennelle dont les paroissiens d'Evry eurent la primeur.

Parmi les pêcheurs à la ligne qui, l'été, viennent à Grand-Bourg taquiner les gardons de la Seine, en est-il qui songent à tout cela?

Ce sont des employés parisiens, amateurs de grand air, qui n'ont d'autre ambition que de reporter le soir une friture au logis. Eux ne vivent pas dangereusement. Cela leur vaut de ne point passer des nuits blanches comme le duc d'Antin, de ne pas devoir abdiquer comme Napoléon et pleurer sans cesse comme M^{me} de Montespan. Leur vie n'offrira pas matière à biographie, mais ne témoigne-t-elle pas autant de sagesse que celle de tous les agités qui parurent ici avant eux?

Le présent ouvrage répondra aussi à l'attente et aux vœux des anciennes élèves de Grand-Bourg. Il en est dans chaque partie du monde. Toutes restent attachées à la maison qui les forma et nombre d'entre elles y reviennent chaque été. L'expérience d'une vie déjà longue — car Grand-Bourg a fermé son pensionnat depuis trente ans! — leur permet d'apprécier la qualité de l'enseignement qui leur fut donné. Leur démarche constitue le plus beau témoignage de leur estime et de leur gratitude. On ne se dérange pas, en effet, pour revoir des lieux où l'on fut mal préparé aux difficultés de l'existence et retrouver des personnes qu'on tient responsables de ses échecs.

Qu'il est émouvant le récit où l'auteur raconte comme un jour, de la lointaine Australie, arrivèrent, à Grand-Bourg, trois dames âgées qui voulaient revoir, avant de mourir, le vieux pensionnat de leur enfance!

Chez celles que l'âge ou la distance empêchent de participer aux réunions annuelles des anciennes, ce petit livre ira réveiller de bien chers souvenirs et ranimer les leçons chrétiennes qu'elles reçurent de maîtresses inoubliables.

Pour les Filles de Sion, enfin, ces pages évoqueront les temps héroïques de leur fondation, les vertus de plusieurs saintes consœurs et surtout la haute figure des PP. Théodore et Marie Ratisbonne qui instituèrent leur congrégation.

A la vérité, le P. Marie, le célèbre converti de Saint-André delle Pratte, n'y apparaît que de loin en loin : il ne fit à Grand-Bourg que de brefs séjours, sa mission le retenant en Terre sainte, théâtre habituel de son apostolat. Quant au P. Théodore, le vrai législateur de Sion, ce livre est rempli de lui; l'auteur ne pouvait autrement faire que d'évoquer à chaque page sa noble et douce figure, et c'est elle qui donne au récit ce charme de poésie et d'édification dont il déborde.

Il se passait rarement un mois sans que le vénéré fondateur parût à Grand-Bourg. Tout l'y attirait : sa congrégation naissante dont il surveillait et affermissait les premiers pas, ses plus anciennes et plus généreuses collaboratrices, le petit troupeau de ses novices en qui reposaient les espoirs de son œuvre, la famille de ses insignes bienfaiteurs, les enfants du pensionnat qu'il aimait tant catéchiser, et jusqu'à ce calme champêtre et cette vie rurale qui lui fournissaient le thème et l'éclairage de ses plus belles instructions.

Oserai-je insinuer qu'il y revenait parfois pour voir comment se portaient sa brebis Sionnette et son âne Bethphageon? Quoique, sans doute, saint François d'Assise se fût lui aussi détourné pour passer par Gubbio afin de savoir si son frère le loup perséverait dans la vertu...

A lire ses allocutions familières, il est manifeste que la nature était pour le fondateur de Sion, comme pour le Poverello, pleine des reflets de la beauté divine. Le soleil, les ténèbres, les plantes, les fleurs, les oiseaux du ciel, les bonnes bêtes de la terre, le rythme des saisons lui parlaient du Créateur et le portaient à en parler.

Voyez cet arbrisseau, disait-il aux novices. Le jardinier le redresse au moyen d'un tuteur, il l'arrose, l'entoure de fumier, l'émonde de ses branches gourmandes. Quelle sagesse dans cet arbuste qui se laisse soigner, ne proteste ni contre l'engrais, ni contre le sécateur et attend avec patience, trois, quatre, cinq ans, que le ciel lui envoie des fruits! Prenez exemple sur ce petit arbre. *Ab arbore autem fici discite.*

Une autre fois, c'est « le purgatoire des betteraves » qui fournit le propos du discours. Les voilà entassées devant la distillerie; que ne les laisse-t-on là, dans leur gaine de boue séchée, à dormir au soleil, ou à se pelotonner sous la neige d'hiver! Mais non! Des ouvriers viennent qui les secouent, les lavent, les coupent, les écrasent, les jettent dans des machines qui les réduiront en pâte, en bouillie, et finalement en une liqueur pleine de vertu. Les betteraves se sont-elles rebellées? Ont-elles tenté de s'unir pour mieux résister? Elles ont au contraire supporté l'épreuve avec une admirable docilité. Ne soyez pas moins dociles qu'elles, mes enfants, si vous voulez arriver à quelque bon résultat spirituel.

Il y avait aussi une vieille poule dans la basse-cour de Grand-Bourg. « Je la connais bien, disait le P. Théodore; la sœur lui avait donné quinze œufs à couvrir et nous n'avons eu que quatre poussins. On ne peut pas dire que ce soit une réussite. Mais ces poussins m'ont fait penser à vous, mes chères novices. Déjà des plumes leur poussent, bientôt ils auront des ailes, et ces ailes me rappellent que vous aussi, pour vous élever vers Dieu, etc... » On pressent la leçon.

De même Jésus, à ses disciples qu'il préparait au Royaume de Dieu, parlait du figuier, des champs ensemencés, du sénevé, des moineaux, de l'ivraie et du lys des champs.

... Dans un coin de cette propriété de Grand-Bourg où il observait les poules, les hirondelles, les arbres et les fleurs, le P. Théodore repose aujourd'hui au milieu de plusieurs centaines de ses filles. Toutes les vicissitudes de ces lieux historiques mènent donc à ce tombeau : telles sont les voies de Dieu. Et c'est d'ici, après s'être recueillies devant la tombe vénérée, que sont parties les Filles de Sion pour se disperser dans les cinq parties du monde et y répandre l'esprit de leur père. Elles sont à présent deux mille environ, deux mille pour qui ce mot de Grand-Bourg représente tout un idéal de vie, deux mille en qui le seul énoncé de ce nom fait battre plus vite le cœur et ranime la ferveur.

OMER ENGLEBERT,
Aumônier de Grand-Bourg.

Lettre persane

sur les

scandales de ce temps

Usbek à Ibben
à Smyrne

Il n'y a point de pays au monde où la fortune soit si inconstante que dans celui-ci. Il arrive tous les ans des révolutions qui précipitent le riche dans la misère, et enlèvent le pauvre avec des ailes rapides au comble des richesses.

Je fus il y a cinq ou six jours dans un café; je remarquai un gentilhomme assez bien mis qui se faisait écouter : il déplorait sa situation d'être obligé de vivre dans la province.

« J'avais, dit-il, quatre cent mille livres en billets de banque, et cent mille écus d'argent. Je les ai engagés contre nantissements, sur la foi d'un ministre. Un coquin à qui le ministre avait de l'obligation les a dilapidés jusqu'au dernier sol, laissant toute une famille en larmes, dissipant la dot de deux honnêtes filles, ôtant l'éducation à un petit garçon; la mère en périt de tristesse,

mais il paraît que le ministre n'a fait que ce qui est permis par la loi. »

Je tournai par hasard la tête d'un autre côté, et je vis un autre homme qui faisait des grimaces de possédé. « A qui se fier désormais? s'écriait-il. Les ministres se succèdent et se détruisent ici comme les saisons; depuis trois ans j'ai vu changer quatre fois de système sur les finances. Il faut que de grands génies travaillent nuit et jour; qu'ils enfantent sans cesse, et avec douleur, de nouveaux projets; qu'ils écoutent les avis d'une infinité de gens qui travaillent pour eux sans en être priés; qu'ils se retirent et vivent dans le fond d'un cabinet impénétrable; qu'ils aient toujours la tête remplie de secrets importants, de desseins miraculeux, de systèmes nouveaux; et qu'absorbés dans les méditations ils soient privés non seulement de l'usage de la parole, mais même quelquefois de la politesse.

Un étranger est venu, venu on ne sait d'où, qui a tourné l'Etat comme un fripier tourne un habit : il fait paraître dessus ce qui était dessous, et ce qui était dessus, il le met à l'envers. Quelles fortunes inespérées, incroyables même à ceux qui les ont faites! Dieu ne tire pas plus rapidement les hommes du néant. Que de valets servis par leurs camarades, et peut-être demain par leurs maîtres!

Enfin, je vis entrer un vieillard pâle et sec, que je reconnus pour philosophe avant qu'il se fût assis; il n'était pas du nombre de ceux qui ont une assurance victorieuse contre tous les revers : c'était au contraire un de ces philosophes qui n'ont que des nouvelles tristes. « Les affaires vont bien mal » dit-il.

Il y a longtemps que l'on a dit que la bonne foi était l'âme d'un grand ministère.

Un particulier peut jouir de l'obscurité où il se trouve; il ne se décrédite que devant quelques gens : il se tient couvert devant les autres; mais un ministre qui manque à la probité a autant de témoins, autant de juges qu'il y a de gens qu'il gouverne.

Oserai-je le dire? Le plus grand mal que fait un ministre sans probité n'est pas de desservir son prince et de ruiner son peuple; il y en a un autre, à mon avis mille fois plus dangereux : c'est le mauvais exemple qu'il donne.

J'ai vu tout un peuple, chez qui la générosité, la probité, la candeur et la bonne foi ont passé de tout temps pour les qualités naturelles, devenir tout à coup le dernier des peuples; le mal se communiquer, et n'épargner pas même les membres les plus sains; les hommes les plus vertueux faire des choses indignes, et violer, dans toutes les occasions de leur vie, les premiers principes de la justice, sur ce vain prétexte qu'on la leur avait violée.

J'ai vu la foi des contrats bannie, les plus saintes conventions anéanties, toutes les lois des familles renversées. J'ai vu des débiteurs avarés feindre un paiement au lieu de le faire.

J'ai vu naître soudain, dans tous les cœurs, une soif insatiable des richesses. J'ai vu se former, en un moment, une détestable conjuration de s'enrichir, non par un honnête travail et une généreuse industrie, mais par la ruine de l'Etat et des concitoyens.

Pour moi, mon cher Ibben, qui ai longtemps voyagé, je trouve la Providence admirable dans la manière dont elle a distribué les richesses : si Elle ne les avait accordées qu'aux gens de bien, on ne les aurait pas assez distinguées de la vertu, et on n'en aurait plus senti tout le néant.

A Paris, le 13 de la lune de zilcaâd, 1934.

MONTESQUIEU.

Pour copie conforme : FERNAND DESONAY.

P.-S. — Cette « Lettre persane » est faite de fragments mis bout à bout des Lettres XCXIX, CXXXII, CXXXVIII et CXLVI du recueil célèbre de Montesquieu. Nil novi, décidément...

René Béhaine

Un romancier de l'Esprit

L'étude que l'on va lire de Jean-Germain Tricot n'a pas seulement la valeur du témoignage d'un homme et d'un artiste sur l'une des œuvres maîtresses de ce temps. Elle présente une particulière actualité au moment où les élections du Goncourt, et quelques articles retentissants, ont mis en pleine lumière le « cas Béhaine ». Cas fort grave pour notre époque; car s'il est impossible de préjuger de la forme achevée d'un travail immense et qui n'est encore qu'à mi-course, ceci déjà se dégage : l'étrange conformité de cette œuvre, sur les plans élevés de l'art et de l'esprit, avec certaines de celles que le consentement général a fait passer de l'obscurité à la gloire; les chemins qu'elle suit, les étapes qu'elle marque sont (après, rudes, et parfois lumineux) ceux que souvent jadis a jalonné le génie. C'est un regard anxieux et plein d'espoir qui se pose aujourd'hui sur Béhaine.

Et celui des catholiques ne l'est pas moins que les autres : avant qu'il se soit entièrement mesuré face à face avec les problèmes pour lesquels, hommes, nous vivons — avec le sexe, avec la pauvreté, avec la mort — nous sentons cependant et nous saluons dans le héros (ou dans l'auteur, c'est tout un) quelqu'un de notre sang. Une conception héroïque de la vie, furieuse de l'être; le culte des valeurs de l'Esprit; le pressentiment que l'Église s'est toujours identifiée avec celui-ci; un dissentiment avec elle qu'abolit aussitôt la rencontre d'un de leurs ennemis communs; tous ces traits, et bien d'autres plus contradictoires encore, composent à cet anarchiste de droite, ce réactionnaire objecteur de conscience, cet individualiste amoureux de la chose sociale qui se défait, un attachant visage de chrétien du dehors.

Et plus encore, le sens de la Douleur, acceptée non comme un but, égoïste encore, mais comme un moyen, comme l'inévitable rançon de toute grandeur; le refus de ne pas souffrir — en même temps que cette humble et naturelle aspiration vers la vraie Paix...

Entre le risque d'ulcérer l'homme, ce qui n'est que trop aisé, et celui de méconnaître l'œuvre, ce qui est trop fréquent, ayez le courage de choisir, en disant : à ce noble édifice qu'est l'*Histoire d'une société*, il ne manque peut-être qu'une chose, mais elle laisse un grand vide. Vide qui n'est point incertain ni vague, et qu'il ne faudrait qu'un mouvement de plus de l'esprit et du cœur pour remplir; vide dont la présence même est le plus sûr garant de la hauteur de l'âme qui a su le délimiter. Car l'espace qui demeure béant dans l'œuvre de Béhaine a une forme, un contour, une figure... Et cette figure, c'est la Figure du Christ.

MAXIMILIEN VOX.

ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

I. — Pour le Grand-Duché de Luxembourg	17 belgas
II. — Pour le Congo belge	22 belgas
III. — Pour l'Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche, Bulgarie, Congo français, Côte d'Ivoire, Espagne, Estonie, Ethiopie, France, Gabon, Grèce, Guinée française, Haïti, Hongrie, Lettonie, Maroc, Martinique, Mauritanie, Niger-Oubangi-Chari, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Réunion, Roumanie, Salvador, Sarre, Sénégal, Serbie, Croatie et Slavonie, Somalis, Soudan, Tchad, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Tunisie, Turquie, Uruguay, Républiques Soviétiques Socialistes, Brésil, Égypte, Mexique, Équateur	25 belgas
V. — Pour tous les autres pays	28 belgas

Un romancier de l'Esprit

« Celui-là, pourtant, que le jour venu rendrait à sa terne apparence et qu'alors on ne saurait plus reconnaître, et qui maintenant, sans souci des appréciations ou des jugements, indifférent à l'admiration comme à la haine et chantant parce que c'était son rôle et qu'il en était l'heure, élevait dans la nuit calme une voix que nul autre ne pouvait faire entendre, et, égal à son destin, contraignait la solitude et le silence à devenir les conditions mêmes de sa gloire. » Celui-là... le « rossignol »... et, parfois, l'écrivain : quand il est, chose rare, un homme qui pense, et qu'il a le sentiment d'une mission. Aucune phrase, dans l'œuvre déjà très importante de Béhaine (1), ne découvre cette position si grave, si belle, si douloureuse de l'écrivain qui veille, — à la fois très loin des combats et dans leur sein même (car, on peut dire que ce romancier solitaire participe intensément à toutes nos peines, à toutes nos inquiétudes, contre quoi il se rebelle, se révolte, nous apportant, au milieu des ténèbres, le flambeau, si fragile aujourd'hui, de l'Esprit).

* * *

Béhaine — s'il n'est pas un écrivain de chapelle, qui exige une initiation, bien qu'ayant, déjà, des admirateurs très fervents, — est, parmi ses contemporains, une manière de méconnu. Et cependant, quelle étrange situation est la sienne! Depuis plus de trente ans il écrit — il poursuit un même thème, un et complexe, le dédale de la vie d'une société — et il est jeune encore (lisez sa dernière œuvre : en dépit de la maîtrise que révélait déjà *Avec les yeux de l'Esprit* et *Au prix même du Bonheur*; quelle spontanéité, quel élan de tout l'être, quelle vibration prime-sautière, quelle facilité à s'émouvoir, à jouir, à se meurtrir!).

Il n'est, dans ces lettres, ni un « survivant », ni un « nouveau-venu ». Et, de ceux qui se sont faits les chroniqueurs d'une époque aucun n'a, pour lui, d'être, comme Béhaine, un témoin ayant noté, au jour la journée, tous ces menus faits, tous ces mouvements, toutes ces observations sociales, politiques, morales qui forment la trame de l'histoire. Il est annaliste et analyste; car, en même temps qu'il note ou qu'il décrit, il juge. C'est que le fait ne l'intéresse pas en lui-même, mais dans ses causes, dans cet emmêlement physique, biologique, spirituel d'idées et de sentiments qu'est l'existence des hommes, et qu'il nous restitue par cette vertu inestimable, comme dirait Péguy, de « ressourcement ».

Aussi bien, René Béhaine est-il une des plus séduisantes — si séduire indique à la fois émouvoir, surprendre, heurter, attirer, exciter, comprendre et aimer — figures d'aujourd'hui; et j'oserais dire, malgré l'indifférence actuelle, qui tient à une incompréhension tout extérieure et passagère, qu'il est un des prodiges de notre littérature, parce qu'il est l'égal des plus grands et qu'il est seul. Par sa syntaxe, par sa langue, par son souci moral, par sa noblesse, il nous semble venir tout droit du XVII^e siècle. Il évoque Guez de Balzac, par l'intrication et, parfois, la « rocaïlle », La Bruyère, par le mordant et la cruauté, La Rochefoucauld, par l'amertume et l'héroïsme, Saint-Simon, par la virosité et le comique, et les maîtres de la chaire et de l'oratoire, par l'ampleur, la sérénité, le sens des hiérarchies et des devoirs. Mais, Béhaine est aussi le frère du grand Balzac, par l'amplitude de son dessein, de Stendhal, par l'analyse et la scrutation, de Flaubert dont il a le scrupule, la véracité et pour qui Michel Varambaud, le héros de Béhaine,

(1) *Histoire d'une Société* (Bernard Grasset), 9 volumes.

— c'est-à-dire lui-même, — a souvent les regards et la tendresse d'un fils. Comme eux, il a le souci d'une mission, et il n'a pas pris le succès pour la gloire. Et il est unique aussi par sa solitude. Car on s'étonnera toujours que, dès avant dix-huit ans, un écrivain ait tracé, pour sa vie, le canevas de son œuvre. A dix-huit ans, paraissait le premier tome de l'*Histoire d'une Société*, qui fut réuni, avec le second volet du premier diptyque, dans les *Nouveaux-Venus*. Aujourd'hui paraît le neuvième tome (1); bien que, par moments, le vaste dessein ait semblé s'étrécir, il n'en demeure pas moins dans toute son ampleur comme une fresque morale et spirituelle.

* * *

Mais quelle difficulté à définir l'homme, l'homme et l'œuvre, on le devine, ne font qu'un : sans que l'œuvre — si ce n'est par endroits, brefs et rares — sente l'idiosyncrasie.

Jusqu'ici, — car il est impossible de présumer de la forme entière de l'œuvre, — le thème central, autour duquel se trame toute la vie d'une époque, est *duplicité et unité* : si l'on veut, l'amour de Michel — fils des nouveaux-venus d'après 1870 — et de Catherine — survivante de l'ancienne société — les notables (et René Béhaïne fait penser à M. Daniel Halévy — un de ses admirateurs) d'une part, d'autre part, la conception, la naissance, la composition, l'élaboration d'une œuvre : deux thèmes qui s'intriquent sur un même fond de douleur, de souffrance et de meurtrissure, qui composé comme un thrène wagnérien.

René Béhaïne est un sensible, un nerveux, un anarchiste — anarchiste de droite, ce qui nous vaut des antinomies étonnantes, s'harmonisant telles les intensités contradictoires des instruments d'un orchestre — qui cherche non seulement sa vérité, mais la vérité à travers un destin, son destin, et aussi celui de quelques-uns d'entré nous qui ne veulent, ni ne peuvent se renoncer, ni renoncer. Les *Nouveaux-Venus* et les *Survivants*, c'est l'histoire des hérédismes et des toxines qui se combattront chez Michel et Catherine, et, par là, une peinture de mœurs provinciales d'une absolue précision : que de notations en profondeur, que d'allusives. *Si Jeunesse savait*, la promesse entre les deux enfants; *l'Enchantement du Feu*, la Conquête de la Vie, Avec les Yeux de l'Esprit, Au Prix même du Bonheur, c'est l'histoire tragique des fiançailles. (Béhaïne est le seul romancier qui nous ait donné une étude psychologique des fiançailles : qu'il fait tourmentées, enthousiastes, querelleuses et chastes.) L'analyse de l'amour chez ces deux êtres qui conquièrent leur personnalité et ne veulent rien céder, est poussée, là, à un degré d'acuité, de profondeur que l'on chercherait en vain, même au XVII^e siècle : c'est que Michel est un enfant sublime et Béhaïne un maître. Dans la *Foule horrible des Hommes* nous donne le premier contact du jeune ménage avec l'existence. Dans la *Solitude et le Silence*, la société est peinte en traits de feu (la Bretagne et le bal à l'Élysée qui est un chef-d'œuvre d'ironie et de comique, hélas! vrai); mais, c'est plutôt l'élaboration de l'individu, de sa personnalité, de sa doctrine, de son œuvre. Peu d'abstraction; car s'il est philosophe — et là, certes, la discussion est ouverte, et aussi, la contradiction permise — Béhaïne, avant tout, analyse, creuse, ce qui lui vaut d'atteindre, vraiment, les mouvements de l'âme dans ce qu'ils ont de plus caché et de démêler le fil d'Ariane qu'emmièle, à l'infini, « l'Éternelle Psyché ».

Et c'est ici que le style de René Béhaïne fait merveille. Phrases longues, sinieuses, plastiques — qui moulent les aspects de l'insaisissable et adhèrent aux contours les plus fuyants. Phrases charmées, équilibrées, obéissant à une musique harmonieuse et à un rythme intérieur, avec des inclusions, des retours, des vrilles qui sont, en quelque sorte, les pulsations même de la vie, complexe,

diverse, mouvante, mais qui avance et passe. On pourrait dire qu'il y a, dans la phrase de Béhaïne, un métabolisme : les échanges multiples de cellule à cellule dans le flux régulier du sang, il nous les restitue — dans le spirituel — par les éclaircissements successifs, — paraissant et disparaissant, centrifuges et centripètes, — des inclusions harmonisées par la cadence qui court d'un point au point suivant. Cette puissance, car il y a très peu de faiblesses dans trois cents pages de Béhaïne, sans digressions inutiles — bien qu'il ait un souci miraculeux du détail qui fait vrai, au point que, rien qu'aidé des neuf tomes de l'*Histoire d'une Société*, un archéologue puisse, dans mille ans, reconstituer, précisément, toute notre vie et tout son décor — n'a point d'égale. Elle a, parfois, fait songer à Proust, de qui Béhaïne est littérairement l'aîné, comme il est l'ancêtre du roman-fleuve. La *Solitude et le Silence* qui atteint à l'un des sommets de l'*Histoire d'une Société*, nous conduit à un grand tournant de l'œuvre; on pourrait dire que le premier volet est clos et que le second s'ouvre. Il forme un tout, comme chacun des livres précédents, et on peut le lire isolément sans qu'échappe la moindre allusion.

* * *

C'est une foule de problèmes que soulève l'auteur de la *Solitude et le Silence*, non seulement dans son œuvre, touffue, riche — des richesses les plus variées : la description, la poésie, le rêve, l'évocation des souvenirs, la peinture de mœurs et de caractères, la critique sociale et philosophique, l'analyse psychologique sous l'angle de l'amour et sous l'angle de la création littéraire (qui nous permet de le suivre, passionnément, dans ce travail solitaire et silencieux que peu d'écrivains ont étudié en eux-mêmes) — mais par son œuvre même, par sa qualité qui est des plus rare.

L'œuvre de Béhaïne est encore un axe, que l'on ne peut ignorer, de la pensée d'aujourd'hui, par sa révolte devant les puissances hostiles — quelles qu'elles soient — qui concourent à dissoudre notre société, après avoir démoralisé la famille, et contre quoi il appelle et émeut le faisceau, désuni, des forces de l'Esprit. C'est ainsi qu'il est permis d'être anarchiste. Béhaïne est le témoin d'un monde qui disparaît; et aussi, un guide, un gardien, un des sages gardiens de phare qui éclairent — sans se soucier des tempêtes soulevées contre lui — les écueils qui semblent avancer sur nous.

La solitude et le silence — pour lesquels il a dans le dernier chapitre de son dernier livre écrit des pages sublimes, presque sereines — se sont conjugués contre Béhaïne; mais ils l'ont conduit, par des traverses douloureuses, vers tous ceux qui ont aimé, aimé et souffert et qui, demain, apaiseront leurs tourments tout en apportant à ce bienfaiteur la joie de leur compagnie spirituelle.

JEAN-GERMAIN TRICOT.

VIENNENT DE PARAITRE

Germaine Fauconnier

Claude

Librairie Stock : 15 frs. fr.

Georges Suarez

Profils de rechange

Éditions Excelsior : 12 frs. fr.

(1) *La Solitude et le Silence* (un volume chez Bernard Grasset).

Etudes de psychologie religieuse

La foi païenne (1)

N'allons pas nous imaginer que les primitifs, d'abord radicalement athées, se soient peu à peu livrés à de profondes spéculations, qui, un beau jour, leur auraient découvert la contingence de la Nature, — et que ce soit de leurs méditations qu'ait découlé, à la manière d'une conclusion pratique, leur religion. L'histoire témoigne d'une évolution tout autre. Cultes et mystères sont antérieurs de beaucoup aux systèmes philosophiques. Ce n'est pas l'analyse de l'Un (de Pythagore) ou de l'Infini (de Parménide), qui, faisant ressortir le caractère personnel (jusqu'à l'insoupçonné) de l'Être Premier, porta les Anciens à conclure qu'ils avaient donc à L'adorer et à Le prier. Ils ne sont pas partis de la reconnaissance d'une Toute-Puissance anonyme, pour s'apercevoir dans la suite qu'elle était aussi une Volonté, c'est-à-dire une Personne. Une pensée naïve, dans laquelle le sentiment et le souci moral l'emportaient sur la curiosité intellectuelle et l'exigence logique, voilà ce que révèle leur piété enfantine. Bien que, dès le début, cette pensée soit déjà orientée vers les deux notions complémentaires d'« Être en soi » et de Dieu-personne, celle de ces deux notions qui se souligna la première, ce ne fut pas le concept vide d'Être suprême, mais la pensée concrète du « Dieu vivant ». Si la composition des astres, leur origine, leurs révolutions... intéressaient l'homme à bon droit, combien plus était-il soucieux par le problème de sa propre mise en valeur, et surtout par l'énigme tragique de sa mort? C'est à s'expliquer sa condition paradoxale, plus qu'à déchiffrer les mouvements du ciel, qu'il s'appliqua. La première dépendance qu'il chercha à comprendre, ce fut la sienne; l'autre, celle de la Nature (bien qu'il lui présentât une raison identique), ne le tourmentait pas aussi vivement. Ceux qui, méditant sur cet Univers déconcertant, où tout s'évanouit, et où tout demeure néanmoins ordonné, conclurent à un Principe immuable d'existence et d'harmonie, ce furent les Physiciens, — petit groupe de « sages », à qui les loisirs avaient permis la subtilité raisonneuse et l'étude désintéressée. Mais l'immense peuple des petits ne les avait pas attendus pour donner réponse aux angoisses quotidiennes de l'âme. Comment comprendre que l'homme, qui, lui aussi, s'écroule, se sente trop grand pour admettre qu'il soit anéanti par la mort? Qu'a-t-il donc en lui, de plus grand que lui? Sur la terre, il est « roi », puisqu'il se sent plus noble que les pierres, les plantes, les animaux, qu'il met partiellement à son service. Mais, roi ridicule! Un coup de vent suffit à le noyer! Une pierre stupide suffit à l'écraser! N'est-il pas le jouet impuissant des ineptes choses? — Quel est exactement son rang? Dominateur? ou dominé? Il ne doute pas que la chose inerte, la plante et la bête ne soient au-dessous de lui. Mais peut-il être au plus haut sommet des êtres, lui qui demain s'évanouira en poussière? N'y a-t-il pas au-dessus de lui un être plus grand, plus puissant, vers qui se tourner pour avoir son appui contre la mort? Ne consentant pas à s'engloutir à jamais dans le néant, l'homme élève spontanément ses mains anxieuses, cherchant à tâtons (c'est le mot de saint Paul), l'inébranlable soutien, qui, penché vers lui, le cueille et l'immortalise. De quelque nom qu'on la désigne, c'est

déjà l'idée du « salut ». L'Apôtre ne dit pas autre chose : en les faisant « pour l'infinité », Dieu a mis au cœur des hommes un besoin qui les devait inciter à le chercher *ζητεῖν τὸν Κύριον*, et les amener à le reconnaître. Ils le cherchèrent donc autour d'eux sous le voile des forces cosmiques, que puérilement ils personnifièrent et divinèrent, — jusqu'à ce qu'il eussent compris que le divin était plus encore en eux, à l'intime de leur conscience.

Dieu physique et Dieu moral, c'est le mélange inharmonieux de ces deux notions qui produisit la religion païenne, matérialisation inconsidérée du Dieu-Esprit!

Nous ne prétendons pas avoir, en ces quelques lignes, mis à nu les toutes premières origines de la « religion naturelle ». Nous avons sur notre préhistoire une documentation trop pauvre pour oser esquisser son tableau. Le paganisme dont nous parlons ici ne peut être que celui qui nous est connu parce que nous possédons ses expressions dans les mythes, les mystères, les hymnes, — celui auquel s'opposa opiniâtrément le Mosaïsme, et que finalement le Christianisme conquit.

Quoi qu'il en soit de sa forme initiale, il est indéniable que ce paganisme, que nous révèle l'histoire, n'est pas une doctrine philosophique, une croyance platonique, mais une *foi*, commandant l'action. Ce qu'Israël, en effet, reproche aux idolâtres, ce n'est pas de manquer de foi, c'est de la mal placer, c'est d'avoir foi en des appuis trompeurs, de vains fantômes, déformations et caricatures de Dieu! Les païens se confient à des néants! Qu'ils se tournent vers « Celui qui Est », le dieu du Décalogue! Qu'ils se donnent à Lui, et leur confiance ne sera pas déçue.

* * *

Cette foi des idolâtres, qui nous semble aujourd'hui sottement puérole, comment comprendre qu'elle ait pu exercer sur nos ancêtres un empire si profond et si durable? C'est qu'elle n'était pas qu'une pure absurdité, mais un mélange (à doses inégales), d'erreurs et de vérités, de bon et de mauvais; elle était assez consciente de ses contradictions pour en souffrir et se tourner vers le *Dieu inconnu*; mais elle était trop pauvre en lumière pour s'épurer et se corriger seule.

On ne jugera équitablement de la foi païenne que si on la considère comme la rencontre, illusoirement harmonieuse, de plusieurs courants de pensée. C'est un essai enfantin de physique astrale et terrestre qu'il nous faut reconnaître dans les *mythes* et dans la magie. Les *mystères* sont nés d'un effort de pénétration dans le monde invisible. L'appel instinctif de la misère humaine, clamant ses détresses, et implorant l'appui d'un Être supérieur, fonda la *prière*. Et tout cela s'enchevêtra, se confondit, sans parvenir jamais à la dissociation clarifiante et libératrice. Impuissant à se débrouiller et à progresser, le paganisme, s'il ne fut pas que ténébreux, ne fut qu'un *pressentiment* de vérité au sein d'un réseau confus de superstitions et d'erreurs.

Une cosmologie d'enfant, voilà ce que fut la mythologie des primitifs. Elle fut l'explication naïvement anthropomorphe que qu'ils donnèrent à ces phénomènes célestes qui leur étaient autant d'énigmes : les saisons, l'alternance du jour et de la nuit, le cours resplendissant du soleil suivi du cours de la lune (aux périodes si étranges!), les éclipses, la foudre, la pluie, l'arc-en-ciel... Ils les interprétèrent d'après l'unique chose qui leur fut un peu connue : les actes humains et leurs mobiles. Les verbes dont ils usaient alors signifiaient-ils autre chose que des actions humaines? Se suivre, c'est se chercher ou se pourchasser; s'unir, c'est s'épouser; produire, c'est engendrer... Les « pièces » mobiles du ciel sont comme des géants, mâles et femelles, qui s'accouplent pour donner naissance à quelque réalité ou à quelque événement, puis se séparent, se querellent, se retrouvent, meurent et renaissent. Ce sont

(1) Pages extraites d'un volume d'*Etudes de psychologie religieuse* qui paraîtra chez Vrin, 6, place de la Sorbonne, à Paris.

des personnages infiniment plus grands que l'homme, mais ayant, comme lui, chacun son nom, son sexe et son caractère que traduit sa conduite. De chacun d'eux on sait ce qu'il aime et ce dont il est l'ennemi. Leurs mariages, leurs incestes, leurs disputes sont des faits cosmiques. Qu'ils soient inconciliables avec l'idée morale de la divinité, les Anciens semblent ne s'en être aperçus que tardivement. Ces êtres du firmament, dont la conduite entière s'affiche aux regards de l'homme, sont un monde de géants dont les volontés n'accusent aucun souci moral. A l'esprit qui chercherait à leurs actes une valeur d'exemple, une leçon, leur roman est un scandale.

Ce scandale ne devait cesser qu'au jour où les puissances cosmiques ne furent plus conçues que comme des créatures sans âme, exécutant passivement un mouvement mécanique, et où ce fut au delà d'elles qu'on chercha Dieu.

De ces « dieux » célestes, cependant, l'homme avait senti qu'en une certaine mesure dépendait sa vie. Que le Soleil intensifie ses rayons, que la pluie s'obstine à ne plus tomber, c'est la famine, et c'est la mort. Comment donc agir sur ces êtres d'en haut pour se les rendre favorables? On leur vanta leurs gigantesques actions, et l'on chercha à les gagner par des louanges et des présents, — ce qu'on fait ici-bas pour plaire aux puissants. Ainsi prit naissance ce culte intéressé d'adulation à des forces qu'on supposait dispensatrices des biens. Les redoutant et les désirant, on les chanta et on les courtoisa.

Mais c'est encore tout près de lui (j'allais dire sous sa main) que le primitif rencontrait ces forces à la merci desquelles étaient sa subsistance et sa vie. Qu'est la plante silencieuse, pour que son suc soit, tantôt homicide (comme s'il était malveillant), tantôt guérisseur et nourricier (comme s'il était compatissant)? N'a-t-elle pas son âme, dryade ou mahadyade? Que sont surtout ces êtres subtils, qui portent tout ensemble la vie et la mort : l'eau, qui désaltère ou qui engloutit, le feu qui ranime ou qui dévore? Pour les capter, que faut-il faire? Pour s'en protéger, comment s'y prendre? Aux yeux des primitifs, ce sont là des êtres capricieux, où dont, tout au moins, on connaît mal les goûts et les préférences. Il importe de s'en instruire. Par des incantations appropriées on les attirera ou on les apaisera. Mais surtout on cherchera soigneusement à quels gestes ou contacts ils se montrent sensibles, quels objets leur plaisent puisqu'ils s'en nourrissent, et quels objets leur répugnent vu qu'ils s'en éloignent. C'est ainsi que naquirent les recettes magiques. En même temps que par des paroles mystiques on suppliait Agni ou Indra (le Feu ou l'Eau) de venir ou de s'en aller, on s'appliquait à noter quels actes engendraient l'étincelle, quel contact faisait s'évanouir l'eau. Une science empirique se constituait, dont les indications contrôlables devaient apparaître bientôt plus efficaces que les formules « invitatoires », auxquelles ne répondait jamais aucune voix. Que les choses entendent les prières; qu'elles aient des âmes susceptibles de s'apitoyer; en un mot, qu'elles soient des dieux masqués, l'homme de plus en plus en doute. Il ne vit bientôt plus en elles que des réalités insensibles, indifférentes, destituées de toute volonté, agissant fatalement d'après leur structure (qu'elles ne se sont pas donnée, et qu'elles ignorent totalement). Forces aveugles et stupides, elles seront dans la main de l'homme dans la mesure où il aura découvert leurs lois. C'est cet avènement de la Physique qu'Épicure chanta comme une libération. Un code de lois inflexibles, que nul n'a faites, régit la Nature! Pour conquérir celle-ci, l'homme n'a pas à la prier, mais à l'étudier. Plus de vaines suppliques à des personnages imaginaires! Plus de sacrifices insensés à de purs fantômes! Les cieus et la terre sont vides de dieux. Les atomes et le vide; tout l'être est là!

* * *

Cet athéisme radical, dans lequel se dissolvait le polythéisme des Anciens, — si un petit groupe d'esprits chercheurs l'avaient salué comme une lumière, était loin de satisfaire aux besoins des masses. Faire de l'homme un agrégat accidentel d'atomes, lui enseigner que, sorti au hasard du chaos, il y retournera ce soir irrévocablement, et qu'au-dessus de lui, comme au-dessous, il n'y a rien, sinon d'autres assemblages, aussi caducs et aussi éphémères que lui, n'est-ce pas la plus décevante des doctrines? brisement des plus vives aspirations? déni de sa noblesse? méconnaissance de sa condition? Lui dire qu'il est l'unique être pensant au sein d'un monde de choses, c'est le mettre devant le néant, lui faire sentir le vide universel, la plus terrifiante des solitudes. Ajouter qu'à tout prendre il n'est lui-même qu'une chose, c'est lui rendre inintelligible sa pensée et les inquiétudes instinctives qui le tenaient. La paix qu'annonce Épicure est illusoire parce qu'elle n'apporte pas tout entière la Vérité. Il a dit vrai quand il a dissipé les idoles en montrant que ni les astres ni les éléments ne sont des personnes, mais il s'est trompé en ce qu'il n'a pas vu que la Matière n'est pas tout l'Être, et qu'elle voile un Au-delà spirituel dont elle dépend. Il a dit vrai quand il a montré à l'homme que son corps est un système d'atomes appelés à se disperser; mais il s'est trompé quand il lui a représenté son âme comme une bulle d'air entrée fortuitement dans son corps pour l'agiter.

En raison de ces graves lacunes, ce qu'Épicure apporta aux païens, ce fut surtout le désarroi et la désespérance. Il leur donnait assez de lumière pour les détacher définitivement de leur polythéisme, leur faire abandonner les autels de leurs dieux, et se gausser (avec Lucien) de leurs aventures légendaires. Mais aux angoisses persistantes du cœur humain il n'apportait aucune solution apaisante. Lui offrir comme Souverain-Bien la vaine et inconsistante Volupté, n'était-ce pas le repaître de néant, lui redire sous une autre forme qu'il n'est rien, lui qui a faim et soif d'infinité? — C'est pourquoi l'Épicurisme intégral ne fut jamais qu'une exception. Les foules, qui pourtant ne donnaient plus qu'une créance limitée aux vieux mythes, n'en recherchaient que plus avidement leur initiation « aux mystères ». Quelle force les y poussait donc avec une telle véhémence? L'obsession invincible de l'Au-delà, le besoin impérieux d'y pénétrer, de s'unir à lui et de s'en emparer pour s'immortaliser. Pour participer à la nature divine, que faisaient les « mystes »? Imitant le grain de blé qui meurt à l'hiver et renaît au printemps, ils communiquaient à son ensevelissement pour communier à sa résurrection; ils passaient « mystiquement » par la mort volontaire pour avoir droit à la renaissance. Mais à qui, en somme, demandaient-ils la reprise de leur vie, sinon encore à cette Nature qui, bien qu'inlassablement féconde, se révélait de plus en plus comme indifférente aux besoins de l'homme et incapable de lui rien donner? Et quelle vie d'ailleurs l'homme attendait-il de Déméter, d'Adonis ou de Mithra? Rien de plus qu'un prolongement sans fin des minuscules joies qui ont enivré quelques instants de son court passage! Ce rêve, d'être à jamais présent dans le tourbillon des choses, d'être (à la manière du blé), un impérissable élément du cycle de la Nature, était-ce bien même le souhait profond, le vœu authentique de l'homme? Son vrai désir ne va-t-il pas plus loin? Ce qu'il veut, c'est plus une métamorphose que la perpétuité; c'est un exhaussement plus qu'une sempiternelle durée; c'est dépasser, « transcender » son état terrestre plutôt que de le prolonger à jamais; bref, ce qu'il appelle comme son achèvement, c'est une valeur supra-terrestre le mettant en marge et au-dessus du flux continu des choses.

Cette valeur (qui lui fait quitter le plan physique), si l'homme l'attend comme son dernier bien, c'est qu'il en possède déjà l'indication, au moins confuse. Au milieu des choses, qui n'ont pour elles que l'existence, il se sent revêtu d'une grandeur, — ou plutôt appelé à une grandeur dont la conquête est la raison même de sa

venue. Il sent qu'il peut déchoir et qu'il peut s'ennoblir. Qui le lui dit? Cette voix impérative, cet aiguillon tourmentant qu'est sa conscience. Elle aussi l'incite à être davantage; mais c'est en lui commandant d'être meilleur. Et c'est ainsi que l'homme est amené à concevoir que le monde de la matière n'est pas tout, que les choses masquent un « Au-delà », qui n'est point comme elles physique, c'est-à-dire étendu, tangible, résistant « rencon-trable » à la main, mais spirituel, c'est-à-dire indépendamment de tout corps, ce dont l'âme humaine ne présente que l'imparfaite image : Volonté souverainement efficace, Intelligence illimitée, et (j'allais dire : surtout), Sainteté et Bonté infinies. Si l'âme humaine se sent faite pour quelque bien, n'est-ce pas pour celui-là? S'il est une vie dans laquelle elle veuille entrer et s'épanouir, n'est-ce pas celle-là? Le Dieu donneur de vie, et promoteur de vie, n'est-ce pas Celui qui se révèle à la volonté de l'homme pour lui demander et lui orienter son effort? Dieu essentiellement « personnel », unique, éternel, présent partout bien que partout intangible, Dieu intime bien qu'impénétrable!

Ce Dieu-là, pourquoi donc les païens l'ont-ils ignoré? A vrai dire, ils ne l'avaient pas totalement ignoré; et chez les meilleurs d'entre eux se rencontrent maintes affirmations qui prouvent que leurs âmes le pressentaient et tendaient vers Lui. Mais ces isolés ne partageaient plus la religion officielle de la Cité, celle qui (même devenue monothéiste), demeurait une divinisation de la force, et ne sollicitait du ciel que la prospérité matérielle. Or la Cité ne gardait sa théologie païenne que parce qu'elle gardait ses aspirations païennes. Si, plus fidèle à sa conscience, l'antiquité idolâtre s'était mise pour elle-même en quête de la justice, de la chasteté, elle eût tôt fait d'abandonner ses idoles, de sentir que leurs aventures romanesques étaient indignes de la divinité, et de comprendre que ce n'est point une puissance physique, quelque immense qu'on la conçoive, qui est capable de répondre à la vraie soif de l'homme, et de lui procurer son vrai bien. Le retard moral de l'âme païenne, voilà, en somme, ce qui explique l'arrêt et les erreurs de sa théologie. Et c'est ce que dit saint Paul. Les idolâtres ne sont demeurés rivés à leurs idoles que parce que leurs âmes, sensuelles, s'y sont complues au lieu de protester. Leur soif de jouissance, leur impudicité, leur égoïsme, voilà ce qui leur a voilé le Dieu spirituel. Les prières qu'ils adressaient aux idoles n'étaient que des désirs intéressés, sinon coupables. Si ces désirs eussent été chastes, généreux, charitables, les hommes ne les auraient pas si longtemps portés à des simulacres ne symbolisant que des forces matérielles. Aussi, convertir les païens, les amener au vrai Dieu, ne sera-ce pas seulement leur faire comprendre l'inanité de leurs idoles, leur en faire constater avec Épicure l'invincible surdité; ce sera éveiller et aviver leur conscience appauvrie et comme atrophiée. La lumière qui chassera les faux dieux, ce sera, en somme, la clarté toute morale du Sinaï, le Décalogue.

* * *

Il nous est aisé maintenant de définir la foi païenne, et de suivre l'histoire de ses déviations.

Aussi longtemps que les primitifs furent convaincus qu'à l'intime des choses se cachaient des personnages susceptibles de les entendre et de les exaucer, ils donnèrent confiance à ceux de ces « invisibles » qu'ils estimèrent leurs sincères amis, et se défièrent de ceux qu'ils réputèrent perfides et malveillants. Ils eurent des dieux sûrs et favorables, sous l'égide desquels ils se réfugiaient, — et des dieux menteurs et trompeurs dont ils s'étudiaient à éluder les pièges. — Du personnage, la confiance se porta de plus en plus sur la formule incantatrice; on attribua à celle-ci un pouvoir irrésistible, presque mécanique, sur les dieux. Ce fut la foi en la vertu toute-puissante des mots et des amulettes. — Enfin on ne se

fia plus qu'au geste, c'est-à-dire à l'action humaine rapprochant ou dissociant les choses. La recette, cent fois éprouvée, c'est en elle seule finalement qu'on eut foi. Mais une telle confiance n'avait plus rien de religieux; c'était déjà la foi positive en la science et en la puissance de l'homme.

Nous l'avons dit : bien que bruyamment exalté, ce positivisme n'avait pas enlevé à l'homme son besoin religieux. S'il permettait au païen désabusé de disposer, sans incantation, des objets de la Nature, il ne lui donnait aucune réponse aux poignantes questions de son origine et de sa destinée. N'ayant rien qui puisse fonder la valeur de l'action, ni marquer le sens d'un mieux et d'un progrès, il ne lui fournissait pas la « raison de vivre ». D'un mot, le positivisme ne comportait pas de morale; voilà pourquoi les païens, au fond, ne s'en pouvaient contenter. Les plus réfléchis d'entre eux avaient, sans doute, conclu déjà au monothéisme, et ils intitulaient Jupiter « Optimus et Maximus »; mais cet unique Dieu (d'Aristote, des Stoïciens, de Cicéron...), conçu comme siégeant au loin, au delà des mondes, que veut-il de l'homme? et que lui doit demander l'homme? Quelle est la prière qui lui convient? Comment y sera-t-il répondu?... Ce sont ces questions que se posaient l'élite des païens quand le Dieu d'Israël leur fut annoncé par les missionnaires juifs et les évangélistes chrétiens. — Les païens ne se firent prosélytes et chrétiens que dans la mesure où le Dieu du Sinaï et Celui des béatitudes satisfirent leur besoin de croire.

La foi d'Israël

Indiquer les formes originelles de la foi d'Israël, et en suivre pas à pas l'incessant progrès, nous n'en avons ni l'intention ni le moyen. Nous ne la décrirons ici qu'en sa période pleinement historique, nous bornant même à souligner ses traits distinctifs, et à marquer le sens général de son développement.

Un mot la résume, celui d'un *pacte divin*. La religion d'Israël n'est pas une doctrine, mais une alliance, une union intime de Dieu avec l'homme sous la forme d'un contrat. Elle ne se conçoit pas même comme un monologue de prières adressées à un Maître bon, mais silencieux; elle est un dialogue où chacun parle à l'autre. Elle est, disaient les Hébreux, une *béritih*, un engagement de personne à personne. Jamais Iao ne fut conçu comme un Objet à côté de la Nature, ni comme le Tout de la Nature, mais comme son Auteur, comme « Quelqu'un » audessus et en dehors d'elle. Sans doute, l'imagination ne put se défendre de lui prêter un corps, un regard, une voix; mais la pensée hébraïque ne fut jamais la dupe de ces symboles. Elle affirma toujours, par opposition aux cultes idolâtriques que Iao est impalpable et invisible, bien qu'Il ait sa manière de parler, de voir, d'aimer et d'agir.

Principe unique de toute existence, c'est de Lui que la Nature tient son être. Mais il ne l'a pas produite comme l'eût fait une Personne inconsciente, qui, fécondée malgré elle, en raison de sa surabondance, aurait ignoré son œuvre, ou l'aurait abandonnée dès que produite. Le secret de cette éternelle et immense fécondité, c'est l'Amour; et c'est lui encore qui rend Iao à jamais présent et attentif à toute son œuvre. Il n'est pas le prestigieux Egoïste, qui n'aurait fait les choses que pour se mirer en elles; Il est le Père, l'Être essentiellement bon, qui ne créa d'innombrables vivants que pour faire d'innombrables élus... car tous sont conviés à trouver en Lui leur bonheur par leur participation volontaire à sa Bonté.

Tout en ne se confondant pas avec le monde, Iao le pénètre, l'assiste, le mène à ses fins, à la manière d'une Sagesse ordonnatrice. Cette Sagesse, à qui les choses obéissent passivement, aveuglément, s'est faite pour l'homme *lumière invitante*, appel à une

collaboration, qui, bien que minuscule, le fera passer du rang d'ouvrage à celui d'enfant. Par le système admirable des lois physiques, la Sagesse agit continuellement sur les choses. Par la sollicitation morale elle agit sur l'esprit de l'homme. Est-ce donc là un Dieu indifférent et silencieux? ou n'est-ce pas plutôt un Dieu parlant, provoquant, se donnant, un « Dieu avec nous »? Il cherche l'homme et l'appelle à Lui. Cette invite de Iao, cette parole de sa Sagesse, c'est la loi du « bien faire », offerte à la volonté humaine, lui demandant sous mille formes de dépasser l'égoïsme animal pour travailler au règne de l'universelle paix où se doit achever l'harmonie de la création. C'est par cette loi et cet attrait du bien que Iao s'est rendu sensible à l'homme et lui a fait comprendre qu'Il était Sainteté plus encore que Puissance. Pour comprendre Dieu, l'homme n'a donc qu'à rentrer en lui-même. La Sagesse ineffable s'est abaissée jusqu'à sa petitesse en une parole invitante et pressante, qu'il entend au plus secret de son être. Un *fiat!* impératif et réalisateur a fait exister l'Univers; un second *fiat!* (mais tout d'indication et d'exhortation) vient lui offrir, comme un couronnement, cette vie morale où la créature devient en partie la collaboratrice du Créateur. La révélation de la Sagesse, la voilà. Ce n'est pas l'homme qui la découvre; c'est elle qui le vint chercher et se montra à lui. Reprenant un verset du Deutéronome, le prophète Baruch le dit en un passage remarquable (1). « Qui jamais monta au ciel pour saisir la Sagesse et la faire sortir des nuages? ou qui passa la mer pour la découvrir et la rapporter, plus belle que l'or le plus pur? Non, nul homme ne peut connaître ses voies, ni découvrir ses sentiers... Mais Celui qui a fait toutes choses, voilà Celui qui la connaît, et qui dans son habileté la découvrit. N'est-ce pas Lui qui à l'origine prépara la terre et la rempliit de bêtes et de vivants? qui lança la lumière, et elle parut; — qui l'appela, et elle lui obéit, en tremblant? Les étoiles donnèrent leur éclat, chacune à son heure de garde; et elles le firent avec joie. Quand Il les appela, elles dirent: « Nous voici »; et elles brillèrent joyeuses devant Celui qui les avait faites. C'est là notre Dieu; et il n'y en a pas d'autre. — Or, c'est Lui, dis-je, qui montra aux hommes la route de la Sagesse, la donna à Jacob son fils, à Israël son aîné. Dès lors, on le vit sur terre, et Il vécut parmi les hommes. »

Iao s'est donc constitué deux témoins: la Nature et la Loi morale. « Les cieux racontent la gloire de Iao, et le firmament célèbre les œuvres de ses mains. Chaque jour en instruit le jour qui le suit, et la nuit le dit à celle qui lui succède. Ce ne sont pas là des murmures, des confidences dont le son n'est pas entendu; leurs accents retentissent sur la terre entière, et leurs paroles sont perçues jusqu'aux bornes du monde (2). » Par les merveilles de sa Création Dieu s'est donc une première fois manifesté; mais Il ne laissait encore voir de Lui que l'immensité de sa puissance et de son habileté. En cette présence, l'attitude de l'homme ne pouvait être encore qu'admiration craintive. Mais achevons le psaume, et nous verrons surgir l'autre témoin: la loi de Iao. Ce n'est plus la parole solennelle des choses, indiquant qu'elles ont un Maître; c'est sa parole à Lui-même. Elle aussi constitue une merveille révélatrice. « La loi de Iao est parfaite; c'est elle qui fait vivre les âmes; les préceptes de Iao sont véridiques: ils infusent la Sagesse à notre ignorance; les commandements de Iao sont droits et sincères: ils remplissent les cœurs de bonheur (3). » — La loi de Iao, voilà sa parole directe, celle par laquelle il exprime sa volonté, demande quelque chose, et à laquelle donc il est possible de répondre. Elle est son Verbe. Elle est Lui-même venant frapper au cœur de l'homme pour en obtenir quelque chose et lui donner quelque chose. Elle est l'offre d'une vie plus haute. Elle est la source divinissante appelant à ses eaux (*Lex sapientis, fons vitae*) (4). L'homme ne la fait pas

jaillir de lui-même, comme s'il était capable de se diviniser; elle lui est proposée. « *Devant lui sont placés le bien et le mal, la mort et la vie; ce qu'il aura choisi, voilà ce qui lui sera donné* (1). » Porteuse de vie divine, la loi de Iao n'est-elle pas sa présence invitante à l'intime de nous? Sans doute, Il est partout; mais en notre conscience il est parlant, conviant, sollicitant. Le lieu donc où l'homme le rencontrera, c'est ce lieu secret où se murmure sa Loi. Quand Israël, traversant le désert, emportait avec lui son Dieu, ce n'est pas un simulacre que ses prêtres avaient mis dans l'arche, mais la Thora, le texte de la Loi, l'écriture de Iao.

C'est dire que si le dieu d'Israël est incontestablement l'unique Maître de la Nature, il est bien plus encore l'unique Maître de la conscience, le dieu demandeur et donneur de sainteté, le dieu de la mystique ascension humaine. Il est celui qu'on adore en l'imitant plus qu'en le louant, en lui obéissant plus qu'en le célébrant. Il est le Bien qui se donne dans la mesure où l'on se donne à Lui; et qui se révèle (c'est-à-dire laisse voir les inépuisables mystères de sa bonté), dans la mesure où l'on s'est efforcé de lui ressembler.

* * *

Pourquoi donc parmi tant d'hommes, croyant tous à la divinité, Abraham fut-il choisi comme porte-flambeau, guide religieux, dépositaire mandaté de la Parole libératrice? Était-il donc le plus riche, le plus puissant, le plus instruit? Non. Mais il était le plus « juste » (2). Son exceptionnelle fidélité à la loi intérieure l'éloignait du polythéisme sensuel, pour l'approcher toujours plus du Dieu spirituel, — lui faisant comprendre que l'important à connaître de Dieu, c'est son caractère, sa volonté, et que le culte qu'il agréé, c'est l'effort vers la justice et la bienfaisance. — Tout cela, le patriarche ne le sentait que confusément; mais ses fils, héritiers de son esprit, le verront avec une netteté croissante. La loi leur a été remise comme un germe, qui peu à peu donna tout son fruit. Dans la lignée d'Abraham elle trouva terre féconde; c'est pourquoi elle y demeura et s'y épanouit. Par cela même qu'elles lui demeurèrent fidèles et qu'elles en vécurent, les familles d'Isaac, de Jacob, de Joseph... en firent apparaître progressivement la richesse. Elles la mûrirent, du moins, jusqu'à cette forme irréprochable et désormais impérissable qu'est le Décalogue.

C'est alors que le pacte divin s'articula avec une parfaite netteté. L'alliance, qui n'avait été qu'un contrat individuel avec les ancêtres, fut au Sinaï, confirmée solennellement et étendue à l'ensemble du peuple hébreu. Les dix préceptes de Iao lui sont, ce jour-là, proposés comme unique code national. Refusera-t-il cette loi toute spirituelle? Iao cherchera un autre peuple à qui la confier. L'accepte-t-il? Elle lui sera une protection, un gage de perpétuité; elle fera de lui, au sein des nations errantes, le peuple-prêtre, le peuple porte-lumière, le peuple saint, et (quand l'heure en sera venue) sanctifiant.

Israël jura fidélité; et Iao, par l'organe de Moïse, son interprète, confirma solennellement sa promesse d'assistance. Un irrévocable serment venait d'être échangé. La Thora était désormais le gage de l'alliance *hédot*, témoignage de Iao, et témoignage du peuple que désormais il appellera le « sien » par excellence. Texte intangible d'un engagement réciproque: si Iao avait confié à Israël sa Loi comme un dépôt à garder et à faire fructifier, Israël, en échange, s'en était remis à Iao de son propre avenir. La parole ne pouvait être reprise, car le sang (figuratif) des taureaux, dont Moïse avait aspergé simultanément les tables de pierre et le peuple consentant, avait sanctionné la convention.

Bien qu'elle eût autour d'elle cent analogues, cette alliance du Sinaï était vraiment unique; elle l'était en raison du caractère

(1) Baruch, III, 29 *ad finem*.

(2) Psaume, 18, 1.

(3) Id., 18, 8.

(4) Prov., 13, 14.

(1) Eccles., 15, 18.

(2) *Invenisti cor ejus fidele coram te*, II, Esdras, 9, 8.

unique du Dieu qui la contractait, et des clauses qu'elle stipulait. Sans doute, on chercherait en vain la cité antique qui n'eût son dieu protecteur, sous le sceau duquel elle abritait sa constitution, et du culte duquel elle faisait dépendre sa prospérité et son salut. Mais, si un regard superficiel peut confondre ici les situations, elles apparaissent profondément différentes à l'esprit qui se fixe attentivement sur elles. Ces multiples dieux nationaux, Israël, ne les ignore pas, puisqu'il vit au milieu d'eux. Que sont-ils donc à ses yeux? Les anciens fantômes cosmiques, devenus les personifications des innombrables races humaines. Si primitivement Bel, Assur, Nébo, Istar... n'avaient été que le Soleil, le ciel, la lumière, la lune..., ils étaient devenus les symboles prestigieux sous lesquels des peuples d'extension avaient divinisé leur souche et leur sang. Le culte du dieu fondateur était, en réalité, le culte farouche de la race même, égoïsme et orgueil ethniques. Comme la race dont on le proclame le père, le dieu national est étroitement jaloux; il ne peut voir en ses voisins que rivaux à évincer ou à asservir. Le pacte culturel, serment de fidélité qui liait Chanaan à Baal, ou Moab à Belphegor, c'était le serment naïf qu'une peuplade ambitieuse faisait à son propre symbole, de ne servir et de ne glorifier jamais qu'elle-même; sa prière officielle, hymne ou supplication, n'était que l'exaltation de son propre passé, et le vœu ardent d'une domination toujours plus vaste. La satisfaction de ses ambitions terrestres, voilà ce que la Cité païenne demandait à son dieu; et elle comptait l'obtenir par une litanie de louanges, un cérémonial d'adulations, qui n'étaient, en somme, qu'une adoration déguisée de l'État lui-même et de sa tradition.

* * *

Que par certains de ses traits extérieurs le culte mosaïque fasse penser aux rituels des peuples environnants, c'est indéniable. Mais son inspiration intime était bien différente de la leur. C'est parce que Iao est un dieu spirituel, éminemment saint, et non une puissance physique, qu'il ne saurait avoir de rival ni de semblable. Il est unique, comme la Loi. Ce que les nations nomment leurs dieux, ce sont des forces que Dieu a créées, mais qu'elles prennent sottement pour Lui, et sous le masque grossier desquelles elles déifient leurs propres vices. Puisque Iao est le dieu unique, il n'est pas le père du seul Israël, mais celui de tous les hommes. Aussi ne commande-t-il pas à Israël d'anéantir ou d'asservir ceux qui l'ignorent, mais de les gagner et d'étendre à eux ses bienfaits.

Tout cela, qui est-ce qui le dit à Israël? Sa Thora, son Décalogue, qui ne montre à l'homme d'autre ennemi que son propre égoïsme. Pour qui a compris le sens profond des dix préceptes, ils n'opposent pas race à race, juif à incircconcis, mais justice universelle, à partialité ethnique, idéal spirituel à ambition dominatrice. L'homme qui en douterait n'aurait qu'à chercher laquelle des constitutions antiques il pourrait mettre en parallèle avec le Décalogue. Les meilleures ne sont encore que des disciplines utilitaires consacrant des privilèges de race. Lui seul porte les grandes lignes d'un Code, qui, mettant chacun au service de tous, pouvait grouper et harmoniser l'universalité des hommes.

Le pacte que le païen contractait avec son idole, il le faisait, avons-nous dit, avec lui-même, puisqu'il s'engageait à ne servir que ses propres convoitises, ses aspirations de prospérité matérielle. Le pacte qu'Israël avait conclu avec Iao l'engageait au contraire à un perpétuel renoncement, à l'acceptation d'un effort continu d'abnégation, sinon d'apostolat. Ce n'est pas à son égoïsme qu'il jurait fidélité, mais à l'austère sainteté, qui demande à l'homme de se contenir et de se priver, pour mériter de la posséder.

Cette richesse spirituelle de la Thora, il est bien vrai qu'Israël ne la perçut pas tout entière dès le premier moment. Lui-même

n'était pas encore assez saint pour sentir à plein toutes les exigences de la Sainteté. Dépendance réciproque, où se marque déjà l'économie du contrat! c'est sous la pénétration de la Thora que se sanctifiera Israël, mais les trésors inépuisables de la Thora ne se dévoileront à l'âme juive qu'en proportion de sa fidélité. « Donnant, donnant! » c'est le sens du pacte. La lumière se livre dans la mesure où l'on se hausse vers elle pour s'en remplir.

Octave LEMARIÉ.

Conférences Cardinal Mercier

15^e année

ET

Grandes Conférences Littéraires

7^e année

SALLE PATRIA

Dix Conférences

de

M. André BELLESSERT

sur la

Tragédie grecque



1. Le vendredi 19 janvier : L'Athènes de Périclès.
2. Le jeudi 25 : Le théâtre grec et les poètes dramatiques.
3. Le jeudi 1^{er} février : Le patriotisme et la tragédie grecque. (Les Perses d'Eschyle.)
4. Le jeudi 8 février : Les dieux et le sentiment religieux. (Les Bacchantes d'Euripide.)
5. Le jeudi 15 février : Les grandes familles tragiques : Les Atrides (Eschyle, Sophocle, Euripide.)
6. Le jeudi 22 février : Les Labdacides : Edipe et sa descendance (Sophocle.)
7. Le jeudi 1^{er} mars : La guerre de Troie et les Priamides. (Eschyle, Sophocle, Euripide.)
8. Le jeudi 8 mars : Jeunes filles et femmes dans la tragédie. (Médée, Hyppolite.)
9. Le jeudi 15 mars : La tragédie romanesque. (Euripide Ion, Alceste.)
10. Le jeudi 22 mars : L'Athènes d'Aristophane.

Abonnement aux 10 conférences : 50 francs.

Location à la Maison F. Lauweryns, 20, Treurenberg (tél. 17.97.80) et à la Nation belge, 50 place de Brouckère. (Tél. : 12.21.00-01-02-03-04).

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique
des idées et des faits

Les idées et les faits

Chronique des idées

Erasmus anti-chrétien ?

Erasmus restera-t-il une énigme indéchiffrable ? Vivant, il parut ballotté entre les luthériens et les catholiques, déchiré par les uns et par les autres. Mort, on a dit de lui qu'il avait pondu l'œuf du luthéranisme, tandis qu'il prétendait n'avoir pondu qu'un œuf de colombe duquel Luther aurait fait sortir un serpent, on l'accusa même d'être l'ancêtre de la libre pensée ; beaucoup n'ont voulu voir en lui qu'un opportuniste, essayant de se maintenir en équilibre sur la corde tendue entre la Réforme et l'Église, se refusant à Mélanchthon, mais déclinant aussi le chapeau de cardinal que lui promettait Paul III.

C'est le thèse extrême que soutient M. l'abbé Cristiani, doyen de la Faculté catholique de Lyon, dans le dernier numéro des *Études religieuses* : « Erasmus contre la chrétienté. »

Je voudrais reprendre ici cette éternelle question, à l'occasion de cette publication et en m'inspirant des pages consacrées à Erasmus par RAOUL MORCAY, dans son excellent ouvrage : *La Renaissance, dont vient s'enrichir la collection, dirigée par le chanoine CALVET : Histoire de la littérature française.*

Un mot d'abord de l'homme. Son véritable nom est Gérard, fils de Gérard, prêtre coupable peut-être même d'après une lettre de Léon X citée par Janssen, incestueux. Plus tard, il prit le pseudonyme : *Desiderius*, Didier, dont la traduction en grec est *Erasmus*, Erasmus. Il naquit à Rotterdam en 1467. Orphelin, il fit ses études à Deventer, chez les Frères de la Vie commune. Puis, malgré de vives répugnances, il embrassa la vie religieuse chez les Chanoines réguliers Augustins au couvent de Stein. Il y reçut le sacerdoce, en 1492. Peu de temps après, il s'évada, emportant la haine des vœux. Il a la chance d'être choisi comme secrétaire par l'évêque de Cambrai, Henri de Bergen, qui l'envoya achever ses études d'humanités au Collège de Montaigu, à Paris, dont il gardera un amer souvenir.

Alors, possédé de cet esprit inquiet que nous appellerons la bougeotte, il commence son existence de nomade. Il est partout, en Suisse, aux Pays-Bas, en France, en Angleterre, en Hollande, en Italie, en Allemagne, avec, comme ports d'attache principaux Louvain et Bâle, cette dernière ville à partir de 1521. C'est là qu'il mourut le 12 juillet 1536, en prononçant ces paroles : *Domine, miserere mei*, mais sans recevoir les sacrements. Prêtre d'ailleurs, il ne disait presque jamais la messe et ne l'entendait que rarement.

Il fut le roi des humanistes, l'idole de son siècle, jouissant d'une popularité prodigieuse. Quand, parcourant l'Europe en triomphateur, il daigna s'arrêter à Erfurt, on l'y acclame comme un demi-dieu. A cause de l'universalité de son génie pénétrant qui embrasse, en effet, toute l'intellectualité de son époque, on l'a comparé à Voltaire. Sa correspondance atteste le prodigieux rayonnement de sa personnalité. Cette publication monumentale, entreprise par M. et Mme Allen, était parvenue, à la date du 1^{er} janvier 1924, au cinquième volume. On l'y voit en relations avec les lettrés de l'Europe entière, les princes, les rois, les empereurs, les prélats, les papes.

Il ne me semble pas résulter de cette vaste correspondance la preuve que l'ondoyant Erasmus ait rompu avec l'Église tradition-

nelle, puisque, tout au contraire, il reste en commerce épistolaire assidu avec des membres éminents de la hiérarchie. On sait, d'autre part, que malgré ses complaisances envers Luther, malgré ses interventions en faveur du réformateur, il s'est séparé ouvertement de lui, revendiquant contre lui, notamment, la doctrine du libre arbitre. A première vue donc, le titre de la brochure de M. Cristiani, *Erasmus contre la chrétienté*, semble pour le moins pécher par excès.

La première impression que laisse Erasmus est qu'il place le royaume des lettres au-dessus du royaume de Dieu, qu'il est humaniste avant tout, lettré plus que prêtre, plus que chrétien. Il ne s'est même séparé de Luther qu'à partir du jour où celui-ci lui parut compromettant pour le développement de la nouvelle culture, le progrès de la sainte religio de l'humanisme.

C'est au demeurant sur l'œuvre d'Erasmus qu'il faut chercher à fonder un jugement sur la personne. Telle est la méthode de M. Cristiani.

Cette œuvre est immense. M. Morcay la résume ainsi : « Il édite des anciens, Caton, Cicéron, Sénèque, Tite-Live, Térence, Aristote, Démosthène, Ptolémée, etc... Il compose des traités sur la prononciation du grec antique (on sait que l'érasmiennisme est opposée à la reuchlinienne). Il publie des ouvrages et des lettres de pédagogie, qui ont peut-être suggéré quelques idées ingénieuses à Rabelais et à Montaigne. Il écrit, en 1520, un *Traité sur le libre arbitre*, dont il se fait, contre Luther, le défenseur acharné. Rival de Lefèvre d'Étaples dans le culte de la littérature sacrée, il a édité saint Jérôme, saint Cyprien, saint Hilaire, saint Irénée ; c'est à lui que nous devons l'édition *priniceps* en Europe du Nouveau Testament en grec (1516). » Je note encore que cette énumération ne confirme pas la thèse de l'anti-christianisme érasmiennien.

Mais on en cherche la preuve dans ces trois ouvrages originaux qui ont eu une vogue immense pendant deux siècles, comme l'attestent les innombrables réimpressions : *Les Adages* (1500), *L'Eloge de la Folie* (1509), *Les Colloques* (1516 et non pas, je crois, 1522, comme l'écrit M. Cristiani), 1516, un an avant l'affichage des thèses de Luther, en 1517, quatre ans avant l'auto-da-fé de la bulle de Léon X (1520). Laissant là les *Adages*, M. Cristiani demande d'abord à l'*Eloge de la Folie* ses chefs d'accusation.

C'est une œuvre satirique où l'auteur fait le procès de toutes les vanités, de toutes les sottises humaines, la satire de toutes les conditions. Galerie curieuse où défilent les princes, les alchimistes, les marchands, les gens mariés, les pédants, les orateurs, les juriconsultes, les philosophes, les moines, les théologiens.

Les théologiens, ou plutôt les *théologastres*, les *sorbonnarés* sont affreusement et injustement maltraités, bafoués, ridiculisés, tympanisés. Mais au fond, le grand grief que le satirique brandit contre eux, c'est l'incorrection de leur style. « Ce serait, écrit-il, avilir, selon eux, la dignité de la théologie que de la soumettre aux règles de la grammaire, et ils s'arrogent ainsi le droit de pécher à chaque instant contre la pureté de langage, admirable prérogative que ces vénérables docteurs partagent avec la plus vile canaille. » Cette diatribe virulente est-elle autre chose qu'une révolte de l'esprit nouveau, de l'humanisme contre le Moyen âge, un accès de colère des amateurs de la belle latinité contre les tenants attardés du latin scolastique, en un mot dans lequel se concentre toute la rage des humanistes, contre les *barbares*. Erasmus, aveuglé par sa passion de lettré, de lettré original, qui n'est pas un imitateur servile des anciens, qui ne connaît pas le fétichisme de la

période cicéronienne, comme les Italiens, mais qui, à l'école des anciens, s'est créé une langue personnelle, nerveuse, incisive, chaude et pittoresque, le grand lettré ne peut voir dans les théologiens que des ignares, des obscurantins, comme tous dirions, des barbares. Après les théologiens les moines sont la bête noire d'Erasmus et il les mord à belles dents. Pas d'ordre religieux qui échappe à la flétrissure; tous sans exception sont traités en infâmes. Sans doute les couvents de l'époque, à raison de certains abus, pouvaient prêter le flanc à de graves critiques, mais l'auteur passe manifestement toute mesure et enveloppe l'institution elle-même avec tous ceux qui la pratiquent dans une commune réprobation.

On peut dire cependant à sa décharge que depuis un siècle des plaintes analogues retentissent presque partout et que cette satire, se donnant les apparences d'un jeu d'esprit, d'une fantaisie, est dédiée à Thomas Morus, son ami, chez lequel même, à Bucklesburg, il l'a écrite pour la faire paraître en France. Il faut tout de même admettre que l'*Eloge de la Folie*, l'*Encômiûm Moriae* répondait à l'esprit général de l'époque, plus ou moins partagé par le grand chancelier, fervent humaniste et futur martyr quelque vingt-cinq ans après, pour que son ami Erasmus ait pu composer sous ses yeux cette œuvre qui nous paraît aujourd'hui si choquante.

* * *

Les *Colloques* « écrits plus finement encore et sur le ton assagi du moraliste qui préfère la réflexion à la satire » — ainsi s'exprime M. Morçay — sont des dialogues où sont envisagés, sans rien de morose, ni de rébarbatif, les divers aspects de la vie morale et de la vie sociale... Telles sont la finesse et l'élégante latinité des *Colloques* qu'au temps où les humanités étaient en honneur on en lisait des éditions expurgées dans les collèges des Jésuites.

Dédié à Jean-Erasmus Froben, le jeune fils de son imprimeur de Bâle, l'ouvrage vise surtout à former les étudiants aux secrets de la belle latinité. « C'est, dit justement M. Cristiani, un manuel d'élégante conversation. Erasmus s'y montre humaniste dans toute la force du terme. Il pardonne tout sauf de mal écrire. » Et suit dans la brochure des *Etudes* des fragments curieux de ces dialogues. Dans celui qui est intitulé : *Épithalame de Pierre* (Pierre Gille, secrétaire d'Anvers, ami d'Erasmus) les Muses décochent contre l'Académie de Louvain, c'est-à-dire l'Université, sans doute sa Faculté de théologie, cette grossière plaisanterie : « Quelle place y a-t-il pour nous en un lieu où tant de pores grognent, où tant d'ânes braient, où tant de chameaux déblâtèrent, où tant de gens jacent, où jaccassent tant de pies ? »

Dans un autre dialogue, M. Cristiani relève la canonisation en due forme du polyglotte Reuchlin qui forme avec la damnation des scolastiques et des barbares un si piquant contraste. C'est bien l'esprit du temps.

Il y a un dialogue sur les rapports de la virginité et du mariage, que Marot a traduit en vers, où Erasmus vilipende les monastères et détourne les jeunes filles d'y entrer, prétendant « que leur virginité y court plus de péril qu'à la maison et qu'on peut faire chez soi tout ce qui se fait dans un cloître ». Pour être élégamment formulés, ces avis n'en sont pas plus pertinents.

M. Cristiani s'attaque surtout au dialogue intitulé : *Enquête sur la foi*, dans lequel Barbatius, alias Erasmus lui-même, est amené à faire sa profession de foi. L'auteur de la brochure croit pouvoir prendre en défaut l'orthodoxie d'Erasmus sur le péché originel et sur la notion de l'Église. Il trouve au sujet du premier point que Barbatius use de termes trop vagues, trop imprécis, qu'il n'articule pas nettement où git la faute héréditaire, dans la privation de la grâce sanctifiante, mais se borne à l'idée d'une

souillure qui voisinerait avec la conception luthérienne d'une corruption totale de l'homme, s'identifiant à l'indéracinable concupiscence. J'avoue que cette interprétation me semble trop poussée, encore bien qu'elle semble trouver un étai plus explicite dans le passage cité du commentaire de l'Épître aux Romains.

Le passage concernant l'Église est plus symptomatique.

« Je crois, dit Barbatius-Erasmus, qu'il y a une sainte Église, qui est le corps du Christ, c'est-à-dire une certaine congrégation de tous ceux qui dans l'univers ont la foi évangélique, qui adorent l'unique Dieu le Père, qui mettent toute leur confiance dans son Fils, qui sont conduits par le même Esprit divin et dont l'on est retranché dès qu'on commet le péché mortel. »

L'interlocuteur Aulus insiste : « Pourquoi évites-tu de dire : Je crois en la sainte Église ? » Barbatius : « Parce que saint Cyprien me l'a appris ainsi. Il ne faut croire qu'en Dieu. L'Église proprement dite, bien qu'elle ne soit composée que de justes, est une réunion d'hommes qui de bons peuvent devenir mauvais, qui peuvent se tromper et nous tromper. »

M. Cristiani conclut, en serrant ce texte dans son sens absolu : « Impossible de nier plus clairement le dogme fondamental du catholicisme, en opposition aux sectes dissidentes : l'infaillibilité de l'Église visible, représentée par sa hiérarchie divine et indéfectible. »

On pourrait être plus clair, me paraît-il. Erasmus appelant l'Église « le corps du Christ » n'insinue-t-il pas sa visibilité? L'Église incarne le Christ et, partant, ses prérogatives divines. Est-ce que les expressions suivantes : *les hommes* désignent clairement l'Église enseignante autant que l'Église enseignée? C'est possible, mais non péremptoirement affirmé.

De là est-il tout à fait logique de conclure : Bien plus que Luther, qui a tant rabaisé la raison humaine, Erasmus doit être regardé comme l'un des premiers représentants authentiques du *libre examen*. Il croyait à l'infaillibilité de la science et plaçait son autorité au-dessus de celle des docteurs dont l'Église avait confirmé les enseignements, partant au-dessus de l'autorité de l'Église.

J'incline vers une interprétation plus large de l'attitude religieuse d'Erasmus et du groupe des humanistes sur lesquels s'est exercée son influence.

Il est manifeste que lui et ses disciples s'appuient sur la Bible plutôt que sur les enseignements de l'Église et des théologiens approuvés par elle. « Ils voient, écrit M. Morçay, dans le christianisme une vie plutôt qu'une construction dogmatique, une cathédrale spirituelle plutôt qu'un gouvernement, et ils accordent une attention particulière à l'expérience personnelle et à la voix de la conscience. Mais ces tendances, dont on trouverait facilement l'ébauche dans quelques mystiques, ne les empêchent pas d'accepter le symbole, l'Église, la hiérarchie, l'autorité du Pape et des Conciles. Ils sont au total de bons chrétiens qui, dans une certaine mesure, humanisent la religion, comme les peintres florentins du XV^e siècle humanisaient les traits du Christ et de la Madone. »

Les humanistes, Erasmus en tête, se sont épris d'une admiration passionnée pour l'antiquité, non seulement pour ses chefs-d'œuvre littéraires et artistiques, mais pour son idéal de grandeur. Ils ont cru trouver dans ses héros, non seulement ceux de Plutarque, des âmes naturellement chrétiennes et alors, sous l'empire de cette admiration, ils ont rêvé de je ne sais quelle alliance, ou plutôt de quelle vaste synthèse où fusionneraient tout ce que l'antiquité a de bon et tout ce que le christianisme bien compris y a ajouté. « Ils ont tenté, observe judicieusement M. Morçay, une sorte de syncrétisme, moins étroit que celui de Marsile Ficin (qui se restreignait à Platon et prétendait retrouver dans Platon toutes les vérités chrétiennes), mais qui engloberait tous les écrivains anciens, syncrétisme où la pensée antique sert à étoffer et à humaniser la pensée chrétienne. Ils créent en un mot ce qu'on nommera plus tard

l'Humanisme chrétien (au XVII^e siècle), à l'heure même où Raphaël à Rome, dans la Chambre de la Signature, groupe le Parnasse et l'École d'Athènes, à côté de la Dispute du Saint-Sacrement. Par eux le monde chrétien prend possession de l'antiquité et l'annexe avec confiance au christianisme. »

M. Imbart de la Rour aussi, cité par M. Cristiani, — sans s'y ranger toutefoix — exprime une idée analogue : « Œuvre de mesure, de raison, d'équilibre qui essaie de réformer l'Église en la conservant, de restaurer l'Évangile sans rejeter la tradition, les idées de foi et de grâce, sans rompre avec la nature, de concilier la liberté chrétienne avec l'autorité, en un mot, entre deux extrêmes, voie moyenne et large qui peut seule conduire à la paix ; voilà les traits de l'évangélisme érasmien. On a dit à tort que de Rome

à Wittemberg, il était une transition; entre le catholicisme, la Renaissance et la Réforme, il est une transaction. »

Evidemment, l'expression passe ici la pensée, la vérité du catholicisme, puisque révélée, est intransigeante. Il ne peut être question d'accommodement, ni même d'adaptation. Et là où Erasme l'a tenté, il a échoué. Mais il est clair que l'humanisme érasmien par l'utilisation chrétienne des œuvres de l'antiquité, par l'approfondissement de l'exégèse biblique au moyen de la connaissance perfectionnée des trois langues, par la recherche des harmoniques entre la raison et la foi, a frayé la route à cet humanisme chrétien qui brille, par exemple déjà, dans saint François de Sales et s'épanouira dans les chefs-d'œuvre classiques.

J. SCHYRGENS.

CH. LORIN ET C^{ie} VITRAUX D'ART Mosaïques décoratives

CHARTRES : 46, rue de la Tannerie. Téléphone : 0.42.
PARIS : 199, rue de Vaugirard. Téléphone : Ségur 45.44.

Quelques références :

Cathédrales de Chartres, Châlons-sur-Marne, Toul, Metz, Toulouse, etc.; Monuments nationaux : Sacré-Cœur de Montmartre, Notre-Dame de Lorette, Dormans, etc.

Tailleur - 1^{er} Ordre



DUPAIX

TÉLÉPHONE 17.35.79

13, RUE ROYALE
BRUXELLES

CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 320,000,000 francs

TOUTES OPERATIONS DE BANQUE - - Dépôts de Titres et de Valeurs - -
Comptes de Chèques et de Quinzaine Lettres de Crédit - - Prêts sur Titres
(taux variable) Coffres-Forts

Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;
Parvis St-Gilles, St-Gilles;
Square Saintelette, 17, Bruxelles;

Rue des Tongres, 60-62, Etterbeek;
Place Liedts, 18, Schaerbeek;
Rue du Bailly, 79, Ixelles.